L’Ami Fidèle

1923

Auteurs Maurice Dodion en Wasily Pedjko

Confrérie V Geslachten

Website: geslachten-lignages-hoegaarden.be

L'Ami Fidèle

Feuille mensuelle.

Publié : chaussée de Heem 11. Hougaerde

Aux heureuses mamans :
Mme Jo Grotaux
Mme Cl. Cheyskens
Mme L. Ruelle.

En assistant aux vêpres du dimanche, je ramenai mes pensées distraites sur une phrase que j'avais lue dans un psaume de David

"Qui habitare facit sterilem in domo, matrem filiorum lætantem"

De l'épouse stérile dans la maison attristée, il fait la mère joyeuse au milieu de nombreux enfants "

Souvent on voit un arbre fruitier au tronc creux, aux branches sèches, que les ans ont outragé. Il a cent ans, il est caduc. Il paraît livré à la tristesse ; au malheur.

Mais à l'approche du zéphir, il semble renaître. Sous un gai soleil de printemps, il se réveille dans une parure plus belle que jamais. Il sourit au milieu de ses mille fleurs blanches. Il se réjouit car ses enfants sont nés, sa couvée est éclose pour la centième fois. Mais il devra élever ces nombreux enfants. Oui, ils pèsent lourds sur ses bras usés. Cependant il sourit car ce sont ses enfants que le vieil arbre comble, c'est sa vie qu'il a donné, c'est sa vie qui continuera.

* *

La mère est heureuse, oh ! si heureuse ! Elle aussi peut contempler son enfant, son enfant à elle.

Oh ! oui, cet enfant, l'innocence même, cet enfant animé d'un sourire divin lui parle à son cœur un langage bien doux, un langage que nul autre ne peut comprendre.

C'est la vie, la grande vie qui va sortir de ce petit corps frêle.

Son berceau restera petit et sera le souvenir vivant de ce petit ange qui charmait tant la mère.

Oui l'enfant grandira, le bébé deviendra bel enfant qui fera la joie de la famille.

Oh ! que les parents seront fiers et heureux quand, pour la 1re fois, ils pourront conduire cet enfant, pur comme un lys, à la table de communion. Que ce sera beau cet enfant avec le petit Jésus dans son cœur. Ils parleront un langage naïf, car Jésus a été enfant aussi, et Il aime ces petits anges.

L'enfant grandira en sagesse

et deviendra adolescent aux sentiments nobles. Alors le cœur de la mère se réjouira en voyant son fils ou sa fille qu'elle a élevé, non sans peines, il est vrai, mais elle en sera récompensée car son fils ou sa fille sera digne d'elle.

Je vous cite le passage d'Homère, le poète de l'antiquité : Hector, le brillant guerrier mais aussi le tendre père voulait voir son épouse et son enfant avant d'aller au combat. Après avoir déposé son casque terrible qui effrayait l'enfant, Hector prit son fils dans les bras, le tendit au ciel et après une invocation aux dieux, il dit entr'autres : "..... Puisse quelque concitoyen dire plus tard : "Le fils surpasse le père" .... et puisse la mère être réjouie dans son cœur ...."

N'est-ce pas en deux mots tout ce que désirent les parents ? Ah ! quel sublime désir que de vouloir leurs enfants qui deviennent plus grands qu'eux-mêmes, si grands que la mère en puisse être fière et heureuse.

Cependant pas de roses sans épines, l'enfant ne grandira qu'au prix de multiples peines, et réjouissez-vous, car vos souffrances, oh ! mères, oh ! pères ! seront recompensées au centuple, même ici-bas.

Et vous, petit Paul, petite Hélène, petite Marie-Louise, grandissez en pensant à vos chers parents, écoutez leurs sages conseils et soyez des enfants reconnaissants et fiers. Priez souvent le bon Dieu afin de vous conserver vos parents chéris.

Vous serez leur consolation dans les revers. Vous serez un rayon de soleil dans la tristesse.

D. G.

Hélène Muelle, née à Lausanne, le 1 janvier 1918

Paul Grolaux, né à Villiers, le 31 janvier 1922

Marie-Louise Cheyskens, née à Tirlemont le 10 février 1923

Chère Secrétaire.

Lammekezoet ressuscité !

En chair et en os Lammekezoet vient de revivre. La preuve en est qu'il vient de m'adresser la lettre confidentielle que je me permets de livrer à la publicité. Si Lammekezoet s'offusque de cette indiscrétion, qu'il s'en prenne uniquement à moi. Je lui réponds dès maintenant que puisqu'il s'adresse à moi comme directeur de "l'Ami fidèle", j'use du pouvoir dont un directeur a le droit d'user.

Lammekezoet censé mort ne l'est pas puisqu'il a pu prendre connaissance d'un article de la secrétaire, qui, il y a deux ans, si mon souvenir est exact, me décerna le titre de Directeur, en succession de la si dévouée et experte Directrice, tante des Gluffs.

Je me réjouis de la vie encore toute alerte de Lammekezoet et ne regrette pas les multiples "De profundis" dits à son intention. Les larmes et les soupirs échappés jadis de mes yeux et de ma poitrine se changent maintenant en

larmes et cris de joie.

La secrétaire voudra bien se plier à la fantaisie du directeur et s'il lui tombe sur la tête quelque tuile lancée par vengeance de derrière le mur où se cache Lammekegat, qu'elle s'en prenne uniquement à moi.

Je remercie d'avance la Secrétaire de sa docilité.

A Thysbens.

Suit la lettre de Lammekegat:

A Monsieur Thysbens,
Bensé été directeur de l'A.F.

Mon cher Confrère.

L'humanité ne s'est pas assagie malgré les horreurs de la guerre. Les conférences de paix qui se succèdent comme les boules de mon chapelet ne parviennent à mettre le calme dans les cœurs et éteindre la flamme de haine qui continue à briller dans l'œil de l'homme, de la femme et de l'enfant.

Devant tant d'insolence et d'insouciance incorrigibles je m'étais décidé à ne plus laisser entendre ma voix pacificatrice. Que sert-il en effet de crier dans le désert et de prêcher aux myriades de grains de sable qui remplissent son immensité.

Il y a environ huit ans j'eus plus de succès dans une querelle contre Krigodin, au sujet de la matière dont il s'agissait d'alimenter les colonnes de votre "Ami Fidèle".

Ce succès, si mince fut-il, fut très heureux pour la vie de l'"Ami Fidèle", qui à ce moment fut menacée.

Mon cher directeur, si votre souvenir est plus long que votre nez, et qu'il embrasse le temps d'avant-guerre, vous vous rappellerez, que j'ai sauvé la vie de l'Ami.

En quelques mots je vous répète de quoi il s'agissait. On voulut à ce moment, (du moins Krigodin le voulut) faire de l'Ami un journal comme le sont tous les autres journaux, c.à d. avec en tête un grand article philosophique, scientifique ou philanthropique, suivis d'articles comme on en lit dans tous les autres journaux.

Or là "l'Ami Fidèle" allait perdre ce qui lui était essentiel: son esprit de famille. Je n'insiste pas.

Mon cher directeur, j'ai été réveillé, comme le serait une momie, par des bruits funestes, plus dangereux que les ficaffements de Krigodin. Je vous les signale parce qu'une seconde fois l'esprit de famille de l'Ami est en danger.

Il paraît que "l'Ami Fidèle" devient un journal très célèbre, lu par moultes gens, et cela, ce qui est un comble de malheur, à la plus grande joie de la secrétaire.

Je vous dis, moi, Lammekegat, qui me pique d'avoir quelques sens des réalités de la vie, que c'est dangereux.

Vous même, mon cher directeur et tous les généreux collaborateurs, vous conviendrez avec moi, que,

quand vous saurez que l'Ami manque à sa fidélité d'ami de famille vous ne lui confierez plus l'intime de vos sentiments, le plus profond de vos joies et de vos tristesses, dépôt sacré qui ne peut être mis à découvert que devant les amis intimes, les familiaux.

Que de fois le vaillant missionnaire du Brésil, les voyageurs intrépides du Congo, le Père Theyskens, Anne des Heffes, la secrétaire même et vous, cher direct., vous avez communiqué des pages pleines d'intimité réservées uniquement pour frère, sœurs, cousins, cousines et quelques amis admis dans le cercle intime de la famille!

Les joies et les tristesses se sont toujours partagées dans ce cercle de famille, grâce à leur intermédiaire: "l'Ami Fidèle" qui est comme le trait d'union entre les différentes maisonnées.

Mais dans l'avenir qu'adviendra-t-il le jour où vous apprendrez que vos secrets et autres choses intimes sont connus de bien des gens qui n'ont pas le droit de les connaître.

Quand les collaborateurs sauront que des étrangers, qui sont forts de l'art de critiquer, lisent les récits de voyage, les effusions du cœur, les petits romans-feuilletons en souriant de la naïveté du style, ils vont retirer leur plume.

Nous, les familiaux, nous savons que par vos petits contes vous n'ambitionnez pas le titre de grand littérateur, nous ne voyons pas même les multiples fautes de grammaire qui se glissent dans les lignes; mais il y a des moqueurs, c'est plus dangereux et très ennuyeux.

Voilà, mon cher directeur, un avertissement amical de Lammekegot qui tient très à cœur de maintenir, de soutenir la tenue de l'"Ami Fidèle".

Ne le dites pas aux autres, je vous en prie, mais veillez, donnez un petit conseil.

En finissant, je vous tire les cinq phalanges.

Lammekegot.

Remarque de la Secrétaire

Cher et honoré Directeur.

Prenez garde!..... En 1913 Lammekegot sévissait soi-disant comme pacificateur en réalité pour semer la guerre! Souvenez-vous en!

Aujourd'hui c'est le découragement qu'il essaye de semer, ce qui est bien plus grave.

Pour votre bien, honoré directeur, n'ajoutez pas trop vite foi aux instigations perverses de Lammekegot. La célébrité de "l'Ami" n'est qu'à l'état de mythe; que les collaborateurs se rassurent!

Mais entre nous soit dit, Lammekegot n'est qu'un vieux grincheux. Certes la guerre ne l'a pas rendu optimiste. Si, parfois, cher directeur, il vous harcèlerait encore, souvenez-vous alors de ces quelques vers de Louise Dauby:

..... Telle loin du sceptique
Soulignant vos élans d'un rire sarcastique
Jugez le pessimiste au front toujours chagrin
Qui d'un voile endeuillé, revêt toutes les choses
Et trouve sans parfum les pétales de roses.

- - - - - - - - -

Heureusement, je reçus, quelques jours après, une lettre d'un cadet à l'enthousiasme juvénile. Cela me fit du bien. Elle sera publiée dans une quinzaine.

Bien à vous. La secrétaire

Mariage: Monsieur Henri Godin avec Mademoiselle Aline Nihoul, le 24 janvier. Félicitations et ardents vœux de bonheur

10me année. n° 3. Mars 192[illegible]

L'Ami Fidèle

Feuille Mensuelle

Publié : Chaussée de Nem. 11 Cougarde.

Le dernier jour de l'An.

Seul, accoudé sur ma table de travail, je rêve au temps passé.

Par moments, des rafales de pluie froide viennent s'abattre contre la fenêtre de ma chambre. Les vents font rage. Tous les éléments déchaînés semblent se livrer bataille une dernière fois dans l'année agonisante.

Mais que m'importe la tempête, le petit poêle chauffe d'autant mieux. Sans m'inquiéter de l'intempérie du dehors je laisse libre cours à mon esprit délié.

Mon "Ami Fidèle" que j'aperçois parmi d'autres papiers épars me fait retourner en arrière dans le glorieux passé du petit journal.

Modeste fut son début mais grande fut sa mission. Oui, jamais il n'a manqué d'être "fidèle".

Tel le beau printemps qui nous revient chaque année apporter la joie et nous fait entrevoir de jours plus heureux, ainsi jamais las de sa besogne, jamais découragé de la stérilité de ses efforts, mais espérant toujours, il revient chaque mois, le Fidèle Ami.

Quand on songe à ses premières apparitions, on remarque comment il est ~~été~~ humblement entré en famille et comment il a grandi peu à peu. Il a surmonté toutes les difficultés de sa vie et a progressé toujours grâce à ses vertus, grâce aux fruits de son expérience opiniâtre et tenace! Oh! qu'il l'a eu dur à passer tant d'années! Qu'il a vu de jours heureux mais par contre de jours bien sombres.

Il est vrai que sa verve s'est affaiblie à maintes reprises, que sa vie a été menacée, mais aussitôt il s'est redressé vainqueur avec une ardeur plus vive qu'il n'en avait jamais montrée.

De mois en mois il continuait sa marche victorieuse vers le but qu'il s'était promis: être le journal de famille.

Hélas! tout jeune encore, alors qu'il était arrivé à son apogée de perfection, une vague de noire tristesse passa dans l'atmosphère devenue très sombre. Et... (faut-il le dire) on craignait sa disparition

irréfutable
méfaits de la guerre!
Serait-il mort ou perdu?
Oh! non il n'était pas mort: Il se tut pour de nobles causes. Il se tut pour partager la tristesse qui nous accablait. Il se tut pour crier l'horreur de l'injustice qui nous pesait bien lourd sur les épaules. Il se tut pour ne pas passer dans les mains infâmes des oppresseurs.
Que fit-il?
Indigné de l'invasion barbare, il couvait au fond de sa belle âme le désir ardent de recouvrer la liberté et de reprendre la tâche qui lui était assignée. Il voulait dans son esprit des idées et des plans pour ne pas rester englouti dans le désastre profond.
Oui, un beau jour, joyeux jusqu'au délire il chantait la délivrance et avec un fier enthousiasme; il courut donner la nouvelle de sa renaissance au sein de la grande famille.
Dès lors, il goûta le calme de la paix. Les jours étaient voilés et obscurs encore mais jamais il n'y fit allusion. Ce n'était pas là son but. Non! il regardait les faits sous une autre perspective. Il ne partageait pas l'esprit du monde commun.
Fidèlement il a annoncé les événements joyeux. Il a raconté la venue de petits anges et triste à dire ..... il devait apprendre aux familles de pénibles nouvelles: de fleurs bien belles étaient cueillies de leur frêle tige. Il sut cependant consoler, et une fraîche rosée descendait sur les plantes tant-quissantes dont la fleur était enlevée.
Oh! qu'il était salutaire dans les familles en peine.
Qu'il était reçu amicalement dans la famille voyant la vie sous un autre aspect.
Oui, toujours il a été "Fidèle" jamais il n'a manqué à sa destinée.
Qui s'étonnerait alors de la longue existence d'une si minime feuille?
Oh! "Ami Fidèle", toujours jeune, toujours joyeux, poursuis comme tu l'as fait jusqu'ici ton idéal proposé: être l'ami fidèle de la famille.

Ton cadet.

Lettre du Congo.

Léopoldville 25 juin 22.

Nous partons jeudi pour Lusambo à bord de "l'Uber". Nous devons nous embarquer à Kinshasa. C'est la saison sèche qui est cause de notre longue station ici, car régulièrement il y a 3 départs toutes les 5 semaines pour Lusambo. Seulement, un bateau s'était échoué sur un banc de sable et un autre avait pris feu! accidents n'entraînant que l'inconvénient d'allonger assez bien le voyage des passagers qui se trouvaient à bord et de faire attendre ici les passagers futurs.
Hier nous avons cherché un double passeport médical, nous assurant exempts de la maladie du sommeil et de la tuberculose, simple formalité d'ailleurs, car pour le 1er cas, excessivement rare chez les blancs — comme nous venions d'arriver, le docteur s'est contenté d'examiner le cou de Lucien (le signe caractéristique de la maladie sont des glandes dans le cou)

La première visite médicale finie, elle avait lieu au laboratoire, nous devions nous rendre à l'hôpital, où nous trouvons le bureau du docteur, la salle de consultation et le cabinet d'attente portes ouvertes et absolument déserts. Un jeune blanc nous envoie à la maison du docteur, quelques mètres plus bas. Nous frappons et une voix fluté bourrue nous renvoie à l'hôpital disant: "c'est mon habitation particulière et je n'y donne pas de consultations". Nous retournons et attendons patiemment que le docteur, un italien, arrive. Il nous donne nos certificats sans aucun examen, puisque nous avions passé la visite médicale à Bruxelles et après avoir parlé un peu il nous engage très aimablement à voir sa demeure, et nous faisant même assister à une intéressante petite séance d'hypnotisme. Tous les nègres, paraît-il, sont très faciles à hypnotiser, quant à celui que nous avons vu, il obéissait presque à l'injonction, étant déjà, par d'autres fois, sous l'influence du docteur. A midi nous sommes partis ne trouvant plus du tout que le docteur était bourru. Il était grand temps de rentrer pour que nos boys puissent continuer à faire le dîner, car nous ne partons jamais sans fermer les portes de la chambre.

Notre cuisinier en sort très bien, pour préparer les plats et quand je veux lui expliquer quelque chose il me répond toujours: "moi, c'est à connais, bwabwa". Par exemple, vendredi j'avais fait de la pâte pour faire des crêpes et je veux expliquer à Joseph comment il devait les faire cuire. Evidemment sa réponse habituelle arrive: "moi, c'est à connais, bwabwa" et je le laisse aller. Je ne sais quelle idée me prend à aller voir puisque tout de suite et bien m'en fait, car Joseph avait mis la casserole sur le feu et se mettait en devoir de laisser bouillir le tout. Il m'a dit après, que si au lieu de dire des crêpes, j'avais dit des pannekoek il aurait mieux compris! Un autre petit incident, juste avant celui-là. Lucien voulait le faire nous photographier et après avoir mis l'appareil au point sur une caisse, il explique à Joseph qu'au signal donné, il appuyera sur le bouton. Comme le boy disait "c'est à connais". Lucien vient se poster à côté de moi et au signal donné, voilà Joseph qui pousse une fois, 2 fois, 3 fois! Evidemment je me suis mise à rire et Lucien a dit de pousser encore une fois, pour que tout de même l'obturateur soit refermé. Nous n'avons pas eu de chance avec nos photos, une série de pellicules, parmi lesquelles il y en aurait eu 3 de très belles, ayant été développées la semaine dernière elles ont été toutes abîmées, à part 2 ou 3; l'eau étant trop chaude.

A bord de "l'Yser"
6 juillet 22.

Nous sommes partis depuis presque une semaine, mais nous n'avançons guère à cause des eaux qui sont basses. Nous avons perdu presque toute une journée à cause d'un des deux gouvernails, frotté par un banc de sable. On fait des

détours pour les éviter et cela cause bien du retard. Serons-nous à Lusambo pour le 25.

vendredi, 7 juillet

Hier avant-midi, le capitaine a tué un crocodile. On en voit tous les jours étendus sur des bancs de sable, se chauffant au soleil. Et hier matin donc, le capitaine en a atteint un à la tête. Le bateau s'est arrêté et 5 nègres sont allés le chercher avec une pirogue. Ils l'ont tiré à grand'peine et la pirogue en avait son plein chargement. C'était un croco de belle taille: 3.20 m. Les noirs ont enlevé la peau, et quant à la chair, ils l'ont mangée! Il paraît que ce n'est pas bon du tout, mais les nègres, à part certaines races, s'en régalent. C'était tout un événement parce qu'il est rare, quoique'il leur soit envoyé beaucoup de balles, de blesser mortellement un croco. Nous voyons de temps en temps aussi des hippos ou plutôt, on n'en voit qu'une petite partie de la tête sortant de l'eau et au 1er coup de feu ils plongent entièrement.

Cf. Ruelle.

Nouvelles adresses.

Mr Georges Grolaux et sa famille ont quitté Villaer pour Hougaerde. Sa nouvelle adresse est: chaussée de Werm. Hougaerde

---

Mr et Mme Henri Godin-Nihoul
96, rue du Couvent
Woluwe.

Le Lammechezet

Lammechezet est devenu vieux, bien vieux!

Serait-ce encore l'influence funeste de la guerre ou du temps maussade de l'hiver?

Toutes on n'aperçoit plus cette allégresse, cette simple naïveté du "Lammechezet" d'autrefois. On n'y trouve plus ce tout jeune et léger "lammeke", ce "lammeke" qui dans sa belle insouciance gambadait gracieusement sur les prés fleuris et semait la joie et l'espoir dans le cœur de ceux qui se trouvaient autour de lui. Il n'annonce plus un printemps joyeux. Cette blancheur bien pure de sa toison frisée n'a-t-elle pas changée en poils gris portant la marque de la vieillesse?

Ah! qu'il est triste de vieillir! Qu'il est triste de voir "Lammechezet" qui vieillit!

Mais hélas ce n'est pas tout! Le cœur de Lammechezet s'est vieilli aussi. Triste constatation! Mais la faute n'est pas à lui.

Je comprends que la guerre, cette longue inertie, ait contribué à tes idées bien sombres et bien plus soucieux, cher Lammechezet. Ne me le prenez pas de mauvaise part, mais vraiment le nom de Lammechezet a perdu toute sa douce poésie. Il devrait changer et représenter quelque-chose de vague, de taciturne.

Est-ce que: "Riboussimile" ne conviendrait pas?

Le cadet.

15me année
n° 4.

Avril - 1913.

L'Ami Fidèle

Feuille mensuelle.

Publiée: chaussée de Heem 11. Neugaerde.

La Préfecture apostolique du Basutoland.

Avec une fierté légitime, la famille apprend que celle que déjà nous nous habituions à appeler notre "sœur missionnaire" vient de se voir désigner comme champ d'apostolat le Basutoland.

D'aucuns m'ont demandé des renseignements sur ce pays, assez mystérieux, avouons-le! L'on ne m'en voudra pas, j'espère, si, persuadé qu'un jour notre chère Elise nous le décrira longuement dans notre journal de famille, je préfère laisser la question sans réponse adéquate. Je me contente de deux petits paragraphes.

Le Basutoland, district montagneux de l'Afrique du Sud, situé entre les colonies de l'Orange, du Natal et du Cap, a une superficie à peu près égale à celle de la Belgique et — (mes statistiques datent de quelques années déjà) compte une population de 700 blancs et 309 000 indigènes (Bushmen et Kafirs) La contrée est administrée par des chefs indigènes sous le contrôle d'un "British President Commissioner"; le climat y est sain quoique froid en hiver et assez pluvieux en été.

Jadis le Basutoland faisait partie du vicariat apostolique de Natal; puis de celui de Kimberley. En mai 1894 il fut érigé en préfecture apostolique. Le travail de mission y est surtout entrepris par les Pères Oblats de Marie Immaculée (O.M.I.), aidés des sœurs de la Sainte Famille. D'après mes statistiques (qu'un jour, je l'espère, Sœur Marie Camille voudra bien compléter), il y aurait actuellement 19 églises, chapelles et stations de mission, 5 couvents et 9 écoles, 19 prêtres Oblats, 6 frères coadjuteurs, 34 sœurs européennes, 12 sœurs indigènes, 7900 catholiques, 700 catéchumènes et 1200 enfants fréquentant les écoles.

Jules S.J.

M. Marie-Edouard Vander Velpen est actuellement à Paris. 8e arrondissement. 106, rue du Faubourg St Honoré

Un décès.

Le coup de massue porté par la secrétaire au mois de février sur la tête inoffensive et innocente de Lammechezet, coup porté, sans doute, sans pleine préméditation, la secrétaire n'ayant pas calculé la force de son mouvement et la lourdeur de son marteau, a eu pour conséquence des hémorragies qui portèrent la vie de Lammechezet en danger pendant la dernière moitié de février et la première moitié de mars, danger suivi d'alternatives d'améliorations et de rechutes et qui eurent leur point culminant et aigu le 16 mars, jour où un jeune médecin nommé "Cadet", très fin et même psychologue, entreprit de sauver la vie du malade par l'administration d'une forte dose de calmant "doucilène", qui eut aussi sans la piqûre trop profonde et vénimeuse du flacon "hibousinile", qui provoqua une fièvre bilieuse, dangereuse entre toutes, emportant la vie jeune de Lammechezet, arraché ainsi à ceux qu'il aimait malgré tout, et à qui y compris la secrétaire il pardonna de toutes les pauvres forces qui lui restèrent en disant doucement: «Pardonnez-leur car ils n'ont pas su ce qu'ils faisaient, pardon pour la secrétaire car elle était bien intentionnée."

Ainsi finit l'histoire de

Lammechezet

Son frère attristé

Péniblement affecté de la mort de Lammechezet dont j'ai été involontairement la cause, je regrette vivement mes paroles des mois de février. Mes regrets sont tellement cuisants qu'ils seraient capables de faire ressusciter une seconde fois le regretté défunt.

La secrétaire.

Un blé qui germa à la Toussaint (suite)

X

Eugénie, dans les moments où elle était seule, alors que tous étaient au dehors, aux champs, dans les écuries et les étables, examinait quelques vieilles hardes, des linges qui déjà tant de fois avaient servi pour emmailloter les nouveaux-nés. Elle passait des heures à ajuster, rezriser des pièces pour qu'une layette fut prête, car le jour attendu approchait.

Cet après-midi de Mars, on était à la veille de la Semaine-Sainte, la mère Eugénie, rêveuse, laissait son travail et semblait écouter une voix qui parlait en elle. A ce moment un rouge-gorge vint voltiger devant la fenêtre, et sans peur se posa sur la tablette. De ses yeux ronds tout noirs il regarda la mère Eugénie, comme pour lui signifier: "Je n'ai pas peur, bien des fois, je t'ai vue, bonne femme, alors que je sautillais dans les branchettes du tilleul d'en face".

Eugénie se plaisait à cette compagnie et elle répondit par un sourire. Elle aimait le rouge-gorge

pour ses yeux tout grands, pour sa robe simple, mais surtout pour sa gorge rouge. N'était-ce pas le rouge-gorge qui, au calvaire, avait été une épine au bon Dieu, le vendredi Saint? Sa poitrine s'était blessée au travail délicat et charitable....

Des canards effrayés par le chien de garde firent tant de brouhaha que le rouge-gorge, craintif s'envola et alla se percher sur la girouette de la grange.

Le rêve d'Eugénie s'évanouit; elle reprit son aiguille, mais ne parvint pas à voir les points de sa couture car une goutte de sang persista à s'attacher à la pointe de son aiguille, troublant ainsi sa vue. Son cœur s'en troubla. Il s'en fallut quelques minutes et une secousse, manifestant la vie en elle, pour la remettre.

"La semaine prochaine, se dit-elle c'est le vendredi-saint et puis c'est Pâques, le renouveau et les gais alleluia's."

Ainsi la mère Eugénie, sentant le malaise, parvenait toujours à chasser les nuages par une idée pieuse.

Pendant ce temps, Liévin, dans la plaine près de la forêt du château, conduisait la charrue; mais il n'encourageait pas les chevaux, il ne leur criait pas comme jadis: "Allons, Espiègle, doucement; ohé Mouton, essaie tes muscles; les sillons luisants se couchent sur leurs flancs."

Non, il marchait, sans amour pour les bêtes, sans énergie, même sans courage; et les chevaux étaient indolents, sans élan, comme le maître.

Liévin parvenu à la limite du labour laissait les chevaux brouter les premiers trèfles du champ voisin et regardait là-bas la forêt, où se manifestait un commencement de vie de printemps par l'éclosion des bourgeons qui écartaient les écailles luisantes.

Et dans les taillis, où les primevères tachetaient d'argent les branchettes sombres, des mésanges et une multitude de petits êtres, avec un entrain qui semblait narguer le pauvre Liévin becquetaient les bourgeons, suçaient la sève montante. Plus au loin, au fond de la forêt des ramiers roucoulaient.

Quand, tout à coup, de dessous la dreve noire, deux jeunes filles, riant aux éclats firent une course folle à travers les trèfles, suivies d'un épagneul couleur marron.

"Viens, se dit Liévin, c'est Nelly avec une des filles du comte."

Celles-ci n'aperçurent pas Liévin avant qu'il n'eut lancé un vibrant ohé, répété par l'écho de la forêt.

Nelly courut dans la direction de son père, pendant que sa compagne, un peu intimidée, resta sur place et retourna au bord de la forêt pour se reposer sur un tronc d'arbre scié.

"Tu viens à Pâques à la ferme, la mère, et tes frères et sœurs feront leurs pâques, dit Liévin. Le curé flamand passera par ici. Moi je dois voyager ce jour."

"Pourquoi pars-tu ce jour? La

fête sera gaie, le curé flamand ne sera pas content s'il ne te voit."

Lüivin baissant la tête, pour ne pas montrer son trouble, répliqua: "Je sais ce que j'ai à faire. Je dois aller à la foire de St Just."

(à suivre) St Chazahens

Lettres du Congo.

vendredi 4 juillet.

Pour le moment nous sommes arrêtés à un poste de bois, car, comme les locomotives, les bateaux n'emploient pas le charbon ici.

Hier nous étions à Bandudu, chef-lieu du district du Kwango. C'est un très joli poste, où il y a à peu près 40 blancs. Une large avenue, où 5 autos passeraient très facilement de front, conduit à la maison du commissaire du district. Les maisons sont rares.

Le paysage est superbe pour le moment: les rives sont nombreuses, c.à d. qu'il y a des îles au milieu de la rivière, et c'est partout la forêt qui semble, et qui est en effet, impénétrable. Lucien et moi sommes allés un peu dans la forêt, et à part le sentier, pas très bon, fait par les indigènes, il n'y aurait pas moyen d'y passer. Et encore faut-il regarder à ses pieds, car tous ces grands arbres ont de fortes racines qui s'étendent à la surface du sol et forment des obstacles qui font trébucher facilement. Tous les soirs nous faisons une petite promenade car le bateau s'arrête la nuit.

A bord de l'Ilur, 15 juill.

Aujourd'hui nous arrivons à Kassonge, où nous devons nous embarquer à bord de la "Princesse Clémentine" (bateau encore bien plus petit que l'Ilur) et dans une huitaine de jours nous serons à Lusambo. Habituellement les voyages sont plus vite, mais pendant la saison sèche, il y a des retards: les bancs de sable et les pierres à éviter; il faut aller lentement et quand le voyage se termine sans accidents plus graves que cette fois-ci, c'est très bien. 2 ou 3 fois il a fallu retourner sur ses pas et chercher un autre chemin. Le Kasai est quelquefois large de 2 ou 3 Km. et est parsemé de bancs de sable et d'îlots de 1 à 10 ou 15 Hm² de superficie ce qui explique la possibilité d'y chercher un chemin. De temps en temps nous voyons des hippos ou des crocos; avant-hier nous avons vu toute une bande d'hippos, une trentaine au moins. Le capitaine et 3 passagers les ont pris pour cible, et probablement qu'il y en aura eu quelques tués. Seulement ce n'est que 3 ou 4 h. plus tard qu'on peut les retrouver quand les corps remontent à la surface. Il y a quelques jours nous avons vu un hippo flottant et le capitaine laisse chercher l'animal avec une baleinière et une pirogue. Environ 1½ h. après, les noirs reviennent avec d'énormes morceaux dégageant une odeur de pourriture intenable. Le capitaine a eu fort à faire pour leur faire refaire tout à l'eau, car, les noirs "ne mangent pas l'odeur". Ils étaient au désespoir et jetaient à regret, un par un, les morceaux à la rivière.

G. Muelle.

15me année
n° 6.

Mai 1922.

L'Ami Fidèle

Feuille mensuelle
Publiée : Chaussée de Mérin 11. Hougaerde.

A ma chère cousine
Sœur Marie-Camille,
à l'occasion de son départ pour
le Basutoland.

Il y a quelques semaines j'eus le bonheur de faire l'apologie de nos religieuses missionnaires. Je les montrai, ces vaillantes, vrais apôtres du Christ et de son saint évangile, travaillant aux côtés de nos prêtres dans les régions polaires et sous les chaleurs tropicales, en Asie Mineure, dans l'immense empire de Chine, dans les plaines incommensurables des Indes, dans les forêts vierges de l'Afrique septentrionale, au Japon, aux Philippines, en Australie, en Océanie, là s'avançant sous les rosées denses, à travers les brouillards perfides et les émanations paludéennes, ici dirigeant elles-mêmes leur frêle esquif d'îlot en îlot, partout, véritable armée d'élite au témoignage même de nos adversaires, les protestants.

J'étais fier et heureux de pouvoir faire cette apologie; et, vous me connaissez suffisamment pour deviner pourquoi!

Si, cependant, j'avais su alors ce que je suis aujourd'hui, mon bonheur et ma fierté auraient été bien plus grands encore.

Avec une prédilection spéciale, je me serais attardé à la description de ce coin de terre qu'entourent le Natal, l'Orange et la Colonie du Cap; j'aurais invité mes auditeurs à considérer attentivement cette région montagneuse qu'habitent les Basutos et d'une voix émue je leur aurais crié: «Et là, mes amis, là travaillera bientôt une de mes cousines, et cette cousine, croyez-moi; vous en entendrez parler souvent encore, car, au service du bon Dieu, elle forme avec ses 3 sœurs religieuses, un groupe d'âmes dévouées, intelligentes et généreuses comme je n'en connais pas d'autre. Vous en entendrez parler encore, car elle a pris pour devise "ne jamais rien refuser à Jésus" et une fois qu'on a décidé cela on va de l'avant sans jamais se rebuter par un obstacle ou un sacrifice, si dur soit-il!»

Elise, ma chère cousine, j'aurais probablement dit plus encore; mais comment le proclamer ici sans blesser votre humilité?

Que ces quelques paroles se per-

pour vous exprimer mon admiration ! notre admiration ! Que ces quelques paroles aussi vous expriment notre reconnaissance. Il nous est bon de nous trouver parfois en face du sublime ; et votre générosité tient du sublime. Voilà 5 ans à peine que vous nous quittâtes pour revêtir l'habit des Sœurs de l'Immaculée Conception et déjà vous vous êtes montrée assez forte, assez courageuse pour répondre à l'appel divin et vous rendre, sans hésitation aucune, au delà des flots bleus, là où les païens vous attendent dans les forêts géantes, ou sur les plateaux ou le long des pentes des montagnes du Basutoland. Mieux que par des discours vous nous faites comprendre que dans le royaume de Dieu — et c'est le seul qui compte — ce qui nous fait grands, c'est notre renoncement à nous-mêmes. Pour cette leçon, Elise, nous vous sommes reconnaissants !

A ces pauvres paroles d'admiration et de reconnaissance, permettez-moi d'ajouter une promesse. Nous ignorons encore quelles seront au juste vos occupations au Basutoland. D'avance, cependant, nous vous assurons notre souvenir constant. Que vous soyez occupée comme institutrice dans une école indigène, ou comme religieuse missionnaire annonçant à votre façon la bonne nouvelle de village en village et jusque dans les bourgades où jadis le démon eut ses beaux jours, partout nous vous suivrons par la pensée, heureux de pouvoir ainsi vous aider à réaliser le vœu de notre cœur : " Que des rives de la mer au midi jusqu'aux montagnes du septentrion le nom du Seigneur soit béni ! "

Jules J.

Le Lys.

Quand l'Ami le donna jadis un nom de fleur
Tu fus le Lys charmant ; t'en souviens-tu, ma Sœur
— Pour un pays sauvage, une terre nouvelle
Tu nous quittes, beau Lys, car le Maître t'appelle.

Là-bas sur les rochers, les lys ne croissent pas.
Dans un terrain stérile aussi tu fleuriras !
Les ardeurs du soleil, des rochers, la rudesse
Feront, de ta blancheur, croître l'éclat sans cesse.

Dédaigne, beau lys blanc, le jardin trop soigné,
Tu t'embelliras mieux à toi-même donné.
Mais la brise, là-bas, sera peut-être amère :
Laisse les vents souffler, souviens-toi du Calvaire.

Répands autour de toi un céleste parfum.
Des ailes du zéphyr, en ton cœur, fais l'emprunt
Pour apporter partout le calme et paix de l'âme
De l'amour du Seigneur, fais jaillir la flamme

Alors auprès de toi, en ce lointain milieu
S'ouvriront d'autres fleurs à la gloire de Dieu.
— Et d'un amour immense, ô Sœur missionnaire
Le Maître bénira ton œuvre salutaire.

B. J.

C'est le 24/30 mai que Sœur Marie-Camille s'embarquera à Londres.
Nous lui souhaitons, de tout cœur, une heureuse traversée.

Adresse jusqu'au 30 : Miss Woodall, Kilburn, London N.W. 6.

L'affaire du vol de 1911 terminée

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que la Cour d'appel a rendu un arrêt en notre faveur.

M^r Bossuet doit restituer les titres reçus en report de M.M. Bocha frères. Toutefois cette restitution se fera contre paiement de la somme avancée sur ces titres; somme que M^rs Bocha frères devront rembourser

En outre Bocha frères devront payer la valeur des titres non représentés, avec intérêts de cette somme.

M^r Vander Velpen a le droit de réclamer, à M^rs Bocha frères, des dommages intérêts pour perte de coupons, intérêts, droit de souscription etc.

Oraison funèbre sur Lammekezoet.

Sonnez! ô cloches, sonnez bien fort car Lammekezoet est mort.

Cloches vous êtes allées à Rome et vous en êtes revenues joyeuses.

Volez plus loin maintenant, volez jusqu'au Sahara et ramenez de ces plaines mornes et désertes de notes graves et lugubres pour pleurer le grand défunt.

Vous lecteurs, n'arrêtez pas les flots de vos larmes car le deuil est immense. Priez, priez sans cesse à l'intention du repos de son âme. Cependant n'oubliez pas non plus le pauvre Badet, priez pour lui aussi, lui qui est cause d'un si grand malheur.

Ah! qu'il est malheureux le pauvre Badet; il est si jeune encore et déjà il est responsable ---- oserai-je le dire,..... il a tué Lammekezoet.

Oh a tué ce cher Lammekezoet qui était si doux, si bon et charitable. Les sages réprimandes jaillissant d'un cœur noble, nous étaient si salutaires. Oui, Lammekezoet broyait toutes nos injures et calomnies pour travailler en silence au salut de notre famille. C'était un de ces hommes mal compris un de ces hommes vénérables qui poursuivent jusqu'au bout leur but proposé.

La carrière de prédicateur était bien difficile; et il ne pouvait nous apparaître autre qu'un grincheux. Oui, nous jeunes exaltés aveugles, nous répétions ses recommandations; nous l'attristions tellement que nous avons coupé le fil de sa vie chancelante. Hélas! voilà le résultat de notre funeste légèreté!!

Nous n'ignorions pas la saveur du moyen de ses semailles, mais la récolte nous était trop amère.

Vraiment, Lammekezoet a semé toute sa vie et il n'a rien recolté.

Consolons-nous car il trouvera la moisson au ciel.

Notre tristesse sera atténuée ou bien tournée en joie car il est écrit:

"Qui sème recoltera"

"Heureux ceux qui souffrent persécution, car le royaume des cieux est à eux"

"Heureux les humbles de cœur, car ils verront Dieu"

Oui, Lammekezoet est heureux maintenant. Il a semé de bonnes graines, il a été persécuté par la jeunesse étourdie; il était humble de cœur: il n'a pas ambitionné la palme littéraire ou oratoire, mais il a mérité la palme du combat, la palme de la

patience.

Maintenant le Cadet du fond de l'abîme du remords lui crie:

"Seigneur, moi, l'indigne, l'infortuné, vous reconnaissez mon âge tendre et les défauts qui lui sont propres. Pardonnez car il vous le demande humblement."

Vous, Roches brunantes, fleuves, la une dernière fois, accompagnez au tombeau le glorieux et regretté défunt

"Cadet repentant"

Reçu ce matin une lettre de Kilburn.

Mes bien chers lecteurs,

J'ai hâte de vous exprimer ma reconnaissance pour l'empressement que vous avez mis à rendre mon séjour en Belgique le plus agréable possible. Merci des beaux jours passés au milieu de vous. Oncles, tantes, cousins, cousines, votre souvenir s'est gravé dans mon cœur; c'est aussi plus cordialement que je me souviendrai de vous auprès de notre Maître. Merci aussi pour votre générosité. Le bien que vous ferez aux Basutos par vos offrandes sera votre plus belle récompense. Notre Seigneur lui-même n'a-t-il pas dit: "ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait."

J'adresse aussi un merci bien vif à la Soeur Rémonde Marie ainsi qu'à toutes les Soeurs du Val Virginal, de l'intérêt, de la bonté qu'elles m'ont témoignés. Val-Virginal, les lieux comme le nom, ont toujours été pleins de charmes pour moi, vous tous rappelés. Ils se sont accrus en core pendant ces jours. Ce ne sera pas en vain, croyez-le.

Et pourrai-je oublier la nombreuse assemblée de samedi. Jamais il y a trois semaines, j'y ai rencontré spontanément une religieuse sympathie et l'assurance de prières touchantes qui m'ont suivi dans ma nouvelle mission.

A tous je redis merci, merci, et je prie la bonne Vierge de semer sur votre route des roses pareilles à celles que j'ai cueillies si nombreuses, pendant la quinzaine passée en Belgique.

Jean Marie Camille

Du bord.

A bord de l'Ypa. 11 juillet

Nous sommes arrivés hier soir à Bassange et par une chance peu ordinaire, la "Princesse Clémentine" est partie à partir; demain nous serons en route pour Lusambo. Nous serons 3 passagers blancs. D'ici à Lusambo, il y a encore 5 ou 6 jours, seulement comme il y a beaucoup de bancs de sable nous en mettrons bien 7. En même temps que nous, il y a comme passagers jusque Lusambo, un détachement de soldats noirs, nouvelles recrues, et que Lucien est chargé de convoyer depuis Kinshasa. Il y a déjà 11 désertions sur 100 recrues. C'est impossible de les empêcher de filer, car la nuit ils campent dans la brousse près du bateau. Il n'y a pas d'avance non plus de nuits des sentinelles, car les sentinelles ont parfois autant d'envie de filer que les autres soldats.

J. Houtte.

Toutes nos félicitations à M. et Mme Emile Rosier-Van Roye à l'occasion de la naissance de leur fille Kathleen, à New-York, le 12 avril 1923.

15me année
n° 6

Juin 1925

L'Ami Fidèle

Feuille mensuelle
Publiée : Chaussée de Haan, 11. Haugaerde.

Lettre de Sr Mie Camille.

A bord de l'Amerigo, 1 juin

Nous sommes depuis 24 h. sur le bateau. Si nous continuons comme nous avons commencé je dirai d'avance : excellent voyage. Vers minuit le bateau s'est mis en mouvement mais n'a pas fait long cours. Il s'est arrêté, je ne sais où sur la Tamise, ce matin vers 10 h. il s'est mis en marche définitivement. Nous passons le plus de temps possible sur le pont. Dans la matinée il faisait froid, à présent (5 h) le temps est exquis. Nous longeons les côtes d'Angleterre : des falaises magnifiques.

4 juin.

Revenons faire un bout de causette en face des flots bleus. La côte espagnole est la plus rapprochée mais nous ne voyons que de l'eau. De temps en temps un navire se montre, mais ils deviennent de plus en plus rares. Nous comptons arriver mercredi à Madère. Hier on passait la baie de Biscaye, l'Océan était bien agité. La Sœur de St André qui désire tant contempler un coucher de soleil voit chaque jour ses désirs déçus : ou bien le ciel est nuageux toute la journée ; ou, s'il est beau pendant le jour, vers le soir il se couvre.

6 juin

Nous sentons bien que nous avançons vers le Sud, chaque jour il devient plus chaud ; le soir, dès que le soleil est couché, l'obscurité tombe.
Au moment du coucher je grimpe sur mon perchoir. Je suis juste devant le hublot que nous laissons ouvert jour et nuit, de temps en temps j'y passe la tête pour voir un beau quartier de lune un peu au-dessus des flots. Une petite heure plus tard j'y vois un beau soleil tout rouge, les nuages alentour de toutes couleurs qui teintent les vagues multicolores. C'est superbe !
— Annonce : Demain jeudi à 5 h. p. m. au coup de sifflet, exercice de sauvetage. Les passagers sont avertis de prendre leur ceinture de sauvetage entourée dans un coin de la cabine et de se rendre à la barque désignée.
Nous serons à Madère vendredi à 9 h. du matin. Combien de temps le bateau s'arrêtera-t-il ? Je ne désire qu'une chose : y laisser les lettres qui iront vous dire que j'emporte votre meilleur souvenir en Afrique et que je renvoie en Europe mes meilleures affections.

Sr Mie Camille.

Cérémonies à la Basilique de Montmartre.

La veille du départ de Ste Marie-Camille en célébrait une messe spéciale pour les Sœurs de la Sainte Famille à Montmartre.

Mgr (je ne sais plus son nom) officiait. Beau chant - communion interminable. D'un côté nos Sœurs de Bliche, Versailles, Faubourg - Immaculée Conception, Ste Joseph. La Sainte Famille était vraiment bien représentée. De l'autre côté de la grande nef nos petites orphelines de Ste Joseph de Montmartre, dont plusieurs faisaient leur 1ère communion.

Après la messe, allocution de Mgr, première partie aux orphelines, seconde aux Sœurs, — mention toute spéciale pour les sœurs missionnaires, c'était vraiment touchant.

Après le déjeuner chez les Sœurs de Ste Joseph, nous avons visité la crypte de Montmartre, puis nous sommes montées jusqu'au haut du dôme, d'où on jouit d'une vue magnifique du panorama de Paris.

A la fête du Sacré-Cœur, j'ai encore été à Montmartre avec une nouvelle Sœur. Nous y avons assisté à une messe, mais quelle messe! nous ne nous en doutions pas! Messe pontificale de Mgr l'archevêque de Paris. Nous arrivions juste à temps pour nous faufiler avec mille peines, jusqu'au haut de la grande nef. — La Basilique était comble. Arrivées en haut, nous apercevons quelques Sœurs de Ste Joseph qui nous font signe d'approcher; mais impossible. On fait avancer le monde!! cela nous permit d'approcher de nos sœurs. — Personne ne put rester si on n'était muni d'une carte.

Places réservées pour la Chambre des députés etc. etc.... Nos sœurs avaient des cartes — puis étant connues à Montmartre (elles s'occupent du linge de la Basilique), nous sommes les seules à qui on n'a pas demandé la carte. — On a dû prendre bien des gens par le bras pour les faire sortir par force, il y avait de petites dames revêches qui ne voulaient pas se lever de leurs chaises, elles ont dû finir par capituler! c'était le côté drôle!

Enfin commence la grande Messe, le cardinal, plusieurs évêques, une trentaine de prêtres, autant d'enfants de chœur, avec tout le cérémonial des grandes fêtes, les orgues! le chant! tous les perfections, des centaines de lumières! — Bénédiction du St Sacrement. Allocution du Cardinal qui a une belle voix bien claire et bien forte. Je ne peux pas vous décrire combien c'était beau. Nous y étions depuis 9 h. du matin jusque 11 h. passées.

Sœur Mie Edouard.

Nancy-Fair.

Le dimanche 8 juillet, aura lieu au pensionnat des Sœurs de l'Union au Sacré-Cœur.

Le profit est destiné à la mission du Congo.

Tous les lecteurs de l'Ami Fidèle y seront les bienvenus.

Lettre du Congo

Bena-Dibele 2-8-22

Nous sommes depuis samedi à 11 à Bena-Dibele, notre destination. Dibele se trouve sur la voie navigable de Léopoldville à Lusambo. La "Princesse Clémentine", bateau par lequ nous étions arrivé le 25 à Lusambo, retournait déjà vendredi matin. Aussi tous nos bagages sont restés à bord et nous avons continué d'y prendre nos repas et d'y loger. Nous étions contents de voir embarquer pour nous une garde-robe et un lit, c'était toujours quelque chose que nous étions sûrs d'avoir.

Nous logeons pour le moment dans la "maison des passagers", en attendant le départ de Mr Martens, qui est fin de terme. Nous avons deux grandes places dont l'une sert de chambre à coucher et l'autre de salle à manger, et à 30 m. au fond d'une sorte de cour, 2 petits bâtiments séparés en briques (comme la maison) la cuisine et le W.C. La maison a aussi une véranda circulaire, sous laquelle nous déjeunons et dînons. Le bureau de Lucien se trouve à 100 m. de notre maison. Je peux le voir avec Mr Martens, écoutant les palabres des nègres (essayant d'écouter, car il ne comprend pas encore beaucoup plus que moi leur langage – c'est une grande erreur) Il paraît que ce n'est pas peu de chose et que leurs palabres sont difficiles à trancher, car il faut le faire d'après les coutumes indigènes. Et si le blanc se trompe une seule fois, ils ne reviennent plus le retrouver. – Nous avons 2 boys, dont nous sommes très contents. Boniface que nous avons repris au commissaire de district adjoint de Lusambo et Albert, cuisinier (plus du tout comme celui de Léo) et que nous avons engagé à Lusambo.

Nous nous plaisons très bien ici: il fait bon, nous avons toujours des vivres frais en abondance, on est infiniment mieux que dans un centre comme Lusambo, où il y a 140 blancs. Ici il n'y en a même pas 10. Enfin nous étions tous deux si contents d'être chez nous, après plus de 2 mois de voyage, que la maison nous a semblé un palais!

Bena-Dibele 21 août 1922.

Ne crois pas que malgré mes 3 boys, (le 3me est un petit qui aide Boniface) je n'ai rien à faire. Il y a une besogne spéciale presque tous les jours. Ainsi aujourd'hui nous avons vidé toute notre grande armoire qui renferme tout un bazar; elle a été nettoyée avec du désinfectant pour chasser les centaines de fourmis qui s'attaquent au sucre et à la viande. Demain ce sera le tour de la garde-robe, dans laquelle il faudra faire la chasse aux cancrelats qui abondent ici; ce matin Boniface en a tué bien six dans l'armoire. Mercredi, toute la maison doit être nettoyée avec la même solution de désinfectant, ce qui évidemment donne assez bien d'ouvrage aussi. A 5 h. de l'après-midi Lucien rentre de son bureau, c'est alors seulement qu'il commence à faire bon; nous en profitons très souvent pour faire une petite promenade dans le poste et au commencement de la forêt.

J. Rouelle.

Le Blé de la Toussaint (suite)

XI

Le matin de Pâques allait se réveiller dans son radieux sourire de printemps au son de la cloche du pays annonçant l'alléluia de la Résurrection.

Mais Liévin avait eu hâte de se lever pour prendre la grande route avant le réveil de la ferme. Eugénie même, après de longues heures d'insomnie s'étant endormie vers les 2 heures du matin n'avait pas remarqué le lever de Liévin.

La veille au soir, personne, ni le curé flamand en tournée, ni Eugénie, ni les enfants, n'étaient parvenus à détourner le père de son dessein de partir pour la foire de St Just, le jour de Pâques.

Tout songeur, comme s'il faisait quelque chose de mal et qui fut défendu, le front trempé par une sueur froide, Liévin se hâtait à travers les champs pour gagner la gare de Nointel.

A ce moment il longe la forêt et entend les jappements du renard qui chasse le lapin. A mesure que le jour se lève, le vent chante plus fort dans les branches. Liévin s'effraie au vol d'une chouette, il a le frisson quand il entend au loin la plainte du hibou.

Fallait-il d'aussi sombres idées un matin de Pâques?

Il reprend plus d'assurance quand il a quitté le voisinage de la forêt et que la matinée devient plus claire il marche hardiment sur la route qui qui mène directement au bourg voisin.

Vers 11 heures il sera à St Just où il rencontre enfin le Monsieur qui deux fois lui donna un rendez-vous secret.

En l'église de Neuilly, la mère Eugénie, les grands frères et sœurs, le fermier, sa femme et son personnel, dès 6 heures, priaient. Le curé flamand avait entendu les confessions et aidait ces emigrés à remplir leur devoir pascal, devoir auquel ils tenaient tant.

Eugénie fleurait, elle n'était pas complètement heureuse, sachant que Liévin n'était pas avec eux.

Après l'Evangile le curé flamand exhorta ses ouailles de sa voix la plus persuasive à rester fidèles à leurs mœurs et coutumes chrétiennes du pays natal: " A ce moment, dit-il, dans la paroisse où vous êtes nés les cloches invitent les fidèles à fêter joyeusement la Pâque. "Rappelez à votre souvenir cette belle "matinée où dans votre petite église "la foule se masse et se presse au "banc de communion. Voi, en ce "saint jour de Pâques, le temple "est abandonné; ne vous effrayez "pas de cette solitude; priez pour "que vous restiez fidèles, priez pour "ceux qui ne prient plus ici; priez "pour que votre exemple persévérant "ait des imitateurs; vous êtes les "instruments de la Providence, vous "êtes une semence d'où germinera une "foi pour la vie, une vie religieuse "pour aider à faire revivre la foi "dans ces campagnes qui jadis "furent des foyers d'une vie religieuse "intense "

(A suivre)

Imprimerie L. des Vaffres, chanoine de Rue à Senlis

Juillet 1[illegible]

L'Ami Fidele

Feuille Mensuelle

Publiée : chaussée de Kerm. H. Hougarde.

A bord de l'Ombrolosi

9 juin 1923.

Nous avons passé la fête du Sacré-cœur en vue de Las Palmas.

Dès le matin lorsque nous montions sur le pont, les montagnes d'une île du groupe des Canaris se profilaient sur l'horizon.

Le déjeuner était avancé d'une demi-heure, à 8 ½ h. ; en quittant la salle à manger le bateau s'arrêtait dans le port de Las Palmas. Aussitôt grande agitation tout autour. Je ne vous décris pas ces scènes des vendeurs de dentelles et broderies espagnoles, des marchands d'oranges, bananes, etc.

Chaque barque avait son compagnon particulier ; celle-ci un singe, celle-là des canaris, une autre des perroquets. Bientôt il restait peu de monde sur le pont : les passagers (les six religieuses et un vieux Monsieur excepté) descendaient dans une barque qui les amenait à la ville. Nous avons fini, peut-être autant qu'eux, de la ville, car nulle part on ne pouvait mieux la voir s'étendant au pied des montagnes. Il n'y a nulle difficulté à se croire en pleine ville arabe : les maisons blanches à toit plat ; vers le centre, un édifice plus élevé, plus beau, sans doute la mosquée avec son minaret. Il paraît qu'il y a aussi une belle cathédrale, car Las Palmas a son évêque et ses prêtres catholiques. Le ciel d'Afrique seul faisait défaut. Mais malgré les nuages de la matinée, tout se dessinait très clairement à l'horizon.

Nous avons vu faire la toilette à un scaphandrier, puis son plongeon. Vers 2 heures les barques ramenaient les passagers car le départ était annoncé pour 3 heures quoique l'Ombrolosi n'a repris la pleine mer qu'à 4 h.

Toute la soirée nous avons eu les côtes en vue, par un beau ciel devenu très clair à présent. Au coucher du soleil la vue était magnifique : les montagnes se profilaient noires et sombres sur le ciel illuminé de teintes très délicates quoique bien vives. — Tous les soirs entre 6 heures et 6 h. ½, nous jouissons de ces beaux spectacle. Nous ne voyons que ciel et eau et cependant toutes les couleurs de Joséphine ne suffiraient pas à

reproduire le tableau.

Nous sommes près de l'équateur. J'écris sur le pont, car à l'intérieur on étouffe ; ici un vent violent entretient la fraîcheur. Il n'en était pas ainsi hier et avant-hier. La chaleur était accablante au point que quelques passagers en étaient indisposés.

Depuis que nous avons quitté Las Palmas, la mer est toujours très agitée et presque toutes les nuits nous devions fermer les hublots. Ce n'était pas agréable alors dans ce petit étouffoir. En dehors de cela j'aime bien plus la mer agitée que la mer calme. C'est si beau quand les vagues forment de vraies collines d'eau qui retombent ensuite en évantails d'écume blanche. A midi on y voyait toutes les couleurs de l'arc en ciel et le soir une infinité de petites étoiles près du bateau. Vous voyez que l'Océan n'est pas sans charmes. Tous les jours il y a du nouveau, hier une pluie torentielle vint nous chasser tout d'un coup de l'autre côté du pont, avant-hier soir c'était un orage, oh ! pas très fort, surtout ne craignez pas et ne vous figurez pas que nous sommes en danger. L'Etoile de la mer nous guide et nous conduira sûrement au port.

17 juin.

Demain nous serons au Cap. Vous ne voyons pas encore les côtes, mais les mouettes, de plus en plus nombreuses autour du bateau, nous avertissent que nous n'en sommes plus très éloignés.

Nous n'arriverons que dans la soirée ; la mer très houleuse ces derniers jours ayant retardé le bateau on ne s'arrêtera au Cap que durant quelques heures.

Nous irons à Durban, lundi 2 juil.

Samedi dernier un officier du bord nous a fait voir la salle des machines, les fourneaux ; c'était très intéressant mais les hommes qui y passent leur vie y font un purgatoire.

29 juin.

Nous sommes à la dernière étape sur mer. Hier vers 5 h. le bateau est entré au port du Cap. C'est une belle et grande ville située entre la mer et les montagnes, plus hautes et plus abruptes qu'à Las Palmas. Je regrettais de n'avoir pas une carte-vue à vous envoyer ; mais ici pas un vendeur ; le port est très calme.

On n'avait l'intention de ne rester que 6 h. au Cap, mais comme on ne pouvait pas charger le charbon la nuit on a été forcé de rester jusqu'aujourd'hui 1 heure. Les passagers sont descendus à terre ce matin, nous, bonnes sœurs, nous sommes restées sur le bateau. Depuis 2 h. jusqu'à présent (6 h.) nous sommes toujours près des côtes de belles montagnes quoique toutes nues.

Un moment avant de rentrer pour vous écrire, j'ai assisté à un spectacle imprévu : le roulis se fait sentir très fort, le bateau se relève et s'abaisse à une grande hauteur mais qu'importe aux marins ; comme d'habitude ils prennent leur

souper en plein air, entre le devant et le pont (c'est plus bas) assis sur leurs talons autour du grand plat où chacun plonge avec la fourchette naturelle. C'était du riz ou des pommes de terre. Tout d'un coup le bateau pique le devant dans l'eau et remonte avec une bonne vague qu'il déverse toute entière sur le dos des paisibles hommes, qui debout en recevant cette sauce imprévue. Hélas, la moitié du repas était dispersé sur le carré – ce qui restait dans le plat dut être jeté à la mer. Le festin sera aujourd'hui pour les mouettes et les poissons.

1er juillet.

La Paix soit avec vous! Je suis sur le Pacifique, réellement pacifique tandis que l'Atlantique on pourrait l'appeler le furieux. Nous sommes toujours en vue des côtes: montagnes dans le lointain, landes de terre incultes et uniformes. Des maisons on n'en voit point, mais par-ci, par-là un phare.

Le soleil est entre nous, vous le voyez au Sud, nous au Nord; mais nous avons une heure d'avance sur vous.

2 juillet.

Nous longeons toujours les côtes, mais elles sont bien plus intéressantes que hier. Le terrain est beaucoup plus accidenté et plus varié; les rochers alternent avec les bois et les collines couvertes d'herbe (très clairsemé). Dans les replis des montagnes, sur les sommets nous voyons des huttes de sauvages. Il y a une demi-heure nous passions devant le port St Johns. Je doute qu'il y ait tant de maisons qu'à Volenbais.

Sur un énorme rocher qui s'avance dans la mer est bâti un phare avec à côté, une petite maisonnette à toit rouge; les montagnes viennent toutes s'abaisser autour de la baie, les unes presque à pic, d'autres en pentes douces; les unes sont dénudées, d'autres boisées, d'autres encore couvertes d'herbe ou de mousse. Les villas et les huttes s'y voient par-ci, par-là, ces dernières plus groupées sur les hauteurs. Pour compléter la vue un assez grand bateau quittait juste le port. C'était à peindre. Hier soir vers 9 h ½ East London «défilait» devant nous. De cela je puis vous donner le croquis: Un phare devant – un phare derrière – entre les deux une brillante procession d'étoiles électriques – la distance rendait cette procession lente et majestueuse.

Notre dernier jour sur mer est vraiment intéressant.

Ce soir nous serons à Durban, mais aussi retardataires les portes closes – et nous devrons attendre le jour pour entrer au port. C'est donc le 3 juillet que nous dirons adieu à l'Océan; adieu en ami et jusqu'à la prochaine occasion.

Durban, 4 juillet.

Deo gratias! nous sommes arrivées à bon port!

Vous connaissez les sœurs de la Ste Famille, ce sont les mêmes sœurs, des

des Mères aussi bonnes, aussi dévouées qui nous accueillent ici, la même affection fraternelle nous fait oublier que nous sommes en terre étrangère. N'ayez donc pas de soucis à mon sujet, je suis déjà habituée à un premier bonjour africain.

Bellair 16 juillet.

Nous quittons ici à 10 h. et passerons la journée à Durban, Zoyste. Puis le soir vers 7 h. nous nous embarquons pour Bloemfontein: 2 nuits et 1 jour de chemin de fer. Nous aurons un repos de quelques heures en cette ville, nous reprendrons le train pour Maseru (4 heures) puis encore 5 heures de voiture jusqu'à Roma. Nous y serons le soir.

Sr. M.ie Camille.

Du Congo.

Bena-Dibele, 21 août 1922.

Nous emportons quelquefois, dans nos promenades, une petite carabine et nous tuons des "républicains" ce sont des oiseaux gros comme deux moineaux et qui détruisent les palmiers. Ils sont très bons à manger. Avant-hier nous sommes rentrés avec un superbe faisan d'Afrique, au beau plumage, dans les tons vieux bleu et beige.

Depuis avant-hier nous avons un poulailler que les soldats du poste nous ont fait, et cela sans un seul clou; ce sont des bambous liés solidement par des lianes et le toit est en feuilles de palmier. J'espère bien faire couver une poule pour avoir des poussins.

Bena-Dibel, 13 septembre.

Nous faisons parfois un peu de "Bitula" langue des indigènes de la région. Tous ces mots se ressemblent assez bien et puis les nègres parlent très vite et articulent très mal ce qui double la difficulté quand il s'agit de les comprendre.

(Via Boma) Bena-Dibele, 21 août.

Ce matin on a apporté, aux bons, une superbe gelée de maniore et toute une assiette de grosses tranches frites dans de la graisse ou de l'huile. Ce n'était nullement pas appétissant, mais cela n'en régalait!

C'est dommage que nous ne puissions vous envoyer de temps en temps, un de ces superbes ananas "Rotschild". Ils coûtent ici de 0.30 à 0.40 fr. et il paraît qu'en Belgique ils valent à peu près 2.50 fr. Nous en avons eu un pour le moment que de 30 centim. de long et 12 cm de diamètre à sa partie la plus large. Nous avons goûté dernièrement ce qu'on appelle le "cœur de bœuf", mais cela ne nous a pas goûté du tout.

Bena-Dibele, 23 septembre.

Un bateau va descendre, demain probablement et je me dépêche de vous donner encore quelques nouvelles.

Certains jours il fait assez chaud, et on se ressent déjà un peu de la saison des pluies; nous avons eu plusieurs tornades et bientôt nous en aurons journellement, même 2 ou 3 par jour! C'est ici qu'on entend souffler le vent et tomber la pluie autrement que dans la rue de Hasbaye! et vraiment ce n'est pas désagréable du tout, quand on a senti les ardeurs du soleil pendant 1 jour ou 2, de voir tomber l'eau par torrents; et une tornade qui arrive vers la soirée, rafraîchit considérablement la température.

Pendant que j'écris mes deux petits chats se battent sur la table et viennent de temps en temps s'attaquer à ma plume.

J'ai reçu quelques jolis petits paniers indigènes de différentes formes et qui me servent à mettre mes fils, laines, etc. C'est la spécialité de la région.

J. Nouelle.

L'"Ami Fidèle" du mois d'août paraîtra sous peu.

L'Ami Fidèle

Août 1923
15me année
n° 8

Feuille Mensuelle
Publiée : Brassie de Morne, 11 Hougarde.

Bellair, 15 juillet

Bellair est un joli coin de terre très pittoresque à peu près à une demi-heure de chemin de fer de Durban, mais cela ne paraît pas car, tout le long du parcours il y a de charmantes villas sur les montagnes ; elles y mettent de la vie sans nuire à la beauté du paysage. Le couvent est une maison de noviciat, les novices sont peu nombreuses, car généralement les missionnaires font leur noviciat en Europe avant de venir et si l'une ou l'autre sœur ou cousine sentait le désir de venir me rejoindre je les engagerais à passer par "St Pierre" elles ne le regretteront jamais.

A Durban il y a aussi plusieurs maisons de la Ste Famille : dans la ville même une école du gouvernement très importante, plus de 600 élèves européennes ou de descendance européenne. Il y a "Mares Stella", un grand pensionnat sur les hauteurs qui entourent la ville. De la véranda on jouit d'un coup d'œil magnifique, le regard s'abaisse d'abord sur le beau parc qui sépare le pensionnat de la chaussée, la ville s'étend plus bas, belle et grande ville, qui s'agrandit chaque jour ; puis c'est l'Océan bleu à perte de vue avec quelques grands bateaux qui le sillonnent majestueusement

Les écoles indigènes donnent plus de consolations spirituelles que les autres, tout dernièrement, à l'occasion de la fête du Sacré-Cœur, la sœur préparait 70 enfants pour le baptême, confession, première communion. Il y avait aussi plusieurs adultes.

Roma, 23 juillet 23

Cette fois j'y suis et j'y reste. La vie nomade cesse enfin. La dernière étape était la plus intéressante. Je ne parle pas des 36 heures passées en chemin de fer.

Arrivées à Bloemfontein à 5 h du matin nous avions le temps d'aller au couvent de la Ste Famille prendre la nourriture spirituelle et temporelle pour le reste du voyage. Puis à 9 1/2 h nous reprenons le train jusqu'à Kaserne (près de Westminster), là une sœur

vint à notre rencontre et ensemble nous reprenons le train jusqu'à Maseru. De Maseru à la mission de Loretto il y a une heure de marche. Chargés de bagages nous avons loué une voiture comme on peut en avoir une au Basutoland. Hélas ! cela nous, les deux nouvelles missionnaires, nous y étions heureuses comme des reines qui entrent en possession de leur royaume.

La mission est au pied d'une montagne, les chemins qui y conduisent n'y sont pas bien unis. Près de la mission un petit trou d'un mètre de profondeur était tout à côté de la route en pente. Notre cocher noir n'avait pas bien tenu ses chevaux et voilà qu'ils se précipitent tous deux dans le ravin et la voiture verse ; une roue était retenue par une grosse pierre ce qui nous permit de sauter en bas, mais à peine étions nous dehors qu'elle tomba complètement. Quelques indigènes qui faisaient les travaux sur la montagne accoururent et retirèrent chevaux et voiture, qui pas plus que les personnes n'avaient le moindre dommage. N'a-t-il pas toujours été dit que les missionnaires ont un ange gardien spécial.

La mission de Loretto se compose d'une église, de la maison du Père, celle des Sœurs (deux sœurs européennes et deux sœurs indigènes) et d'une école. L'accueil le plus fraternel nous y est fait, et comme c'est ici le même esprit que partout dans la Ste Famille nous ne nous sentons pas du tout à l'étranger. Le soir deux sœurs de Roma arrivent en wagon à bœufs. Les bêtes étaient trop fatiguées pour repartir le lendemain. Nous avons donc un jour de repos à Loretto. A une heure de là, il y a une léproserie. Nous y sommes allées l'après-midi. Une grande plaine nous en sépare ; il faut traverser un profond ravin mais quand on va à pied c'est un charme de plus. La léproserie est un grand village entretenu par le gouvernement. Nous passons d'abord la portée des hommes, les moins malades ont une petite maisonnette, les plus malades sont à l'hôpital. Quelle horrible maladie qui ronge petit à petit les membres, la figure, tout le corps. Le quartier des femmes est disposé de la même façon que celui des hommes ; il y a aussi des enfants de tout âge. Il y a une chapelle catholique et une protestante, facile à reconnaître, la première petite et toute simple, la seconde grande et avec plus de façon. Abn Léprena nous dit : notre chapelle est petite, mais toute pleine ; l'autre est grande, mais vide. Réconforts les chrétiens qui peuvent trouver une consolation dans leur religion. Les autres doivent se contenter des secours que le gouvernement leur prodigue, mais ce n'est ce que rien quand on sent les progrès de cette terrible maladie. Nous entrons

à la chapelle c'est la pauvreté absolue : une table servant quelquefois d'autel et un crucifix. Je reconnais facilement les chrétiens à la lueur de joie qui apparaît sur leur visage à notre approche, nos sœurs leur disent un mot de réconfort en sesotho. Quatre sœurs surveillent et indiquent matin et soir les remèdes, les moins malades soignent les autres.

Au retour, le ciel devient menaçant, nous sommes même arrosées. Cette pluie nous contrarie car elle nous empêchait de partir le lendemain ; sans égard à notre désir d'arriver à Roma, elle tomba toute la nuit sans discontinuer. Ainsi nous devons encore passer le vendredi à Loretto, nous en profitons pour prendre une bonne leçon de sesotho, le soir nous avons grimpé sur la montagne pour voir quel temps il ferait le lendemain. Nous en descendons avec espoir et aussitôt nous préparons tous les paquets pour partir à la première heure. Le lendemain à 6 ½ h. les 12 bœufs étaient attelés et nous quatre installées confortablement dans le wagon. Il ne faisait pas encore jour quand ce convoi s'ébranlait. Habituées à tout prendre du bon côté ce voyage en attelage de rois fainéants nous amusait et plus on était secoué, plus on riait. Les bœufs avançaient difficilement sur les chemins fort boueux. Il fallait ainsi traverser une large rivière, mais peu profonde en cette saison. Une crue eut été plus difficile ou plus dangereuse. Sinon nous disant de descendre. Vers 3 h de l'après midi nous étions en vue de la mission St Michel, petite mission comme Loretto, de loin on aperçoit au bas de la montagne ; ce n'est qu'en l'escaladant qu'on s'aperçoit de la hauteur. Le wagon contournait la montagne tandis que nous nous dirigions à pied vers la mission, bientôt deux sœurs viennent au devant de nous. Je n'étais pas la dernière à arriver là-haut. Après une courte visite à la chapelle et une bonne tasse de café nous sommes descendues de l'autre côté. Il était 4 h le wagon n'était pas encore là, une heure et demie de marche nous séparait de Roma. En ces mauvais chemins les bœufs mettraient plus de 2 heures. Il fut donc décidé de faire le reste du voyage à pied. La hâte d'arriver faisait oublier toute fatigue. Le pays est de plus en plus beau, les montagnes plus hautes et plus rapprochées, plusieurs sont couvertes de neiges, entr'autres le Machinchi, la plus haute montagne du Basutoland. Les ravins sont plus profonds et plus découpés, c'est magnifique. Nous avons une rivière à passer à gué. C'est ici que les "Flinke Wetgangers" n'auraient que l'embarras du choix pour de belles excursions. Tout d'un coup nous nous trouvons devant le clocher de la cathédrale de Roma. Je vous donnerai une autre fois la

description de ce beau coin de terre. Il commencer m'entraîne-rait trop loin aujourd'hui.

Sr M. Camille

Naissance.

Nous annonçons avec plaisir l'heureuse naissance d'une fille chez Monsieur et Madame Ed. Theyskens-Genicot, le 16 juillet 1923. Le bébé a reçu au baptême le nom de Madeleine.

Toutes nos félicitations.

Déplacement.

Jusqu'à nouvel ordre, l'adresse du Révérend Père Y. Theyskens S.J. est :

Ancienne abbaye
Cronchiennes (Gand)

Autres adresses.

Sister M. Camille
Holy Family Convent
R.C. Mission Roma
Maseru
South Africa Basutoland.

Sr M. Edouard Vander Velpen
106, rue du Faubourg St Honoré
Paris (8e arrt)

Mr et Mme Knuth-Godin
Ledja
Congo Belge. Distt. du Sankuru

De St Ignace du Sacré-Cœur

Namur, le août

Les vacances de nos braves filles (commencées le 1er août) ont pris fin le 15. Comme vous le supposez elles n'ont été ni trop longues, ni trop courtes. La semaine dernière j'ai pu aller à Dinant avec Sr Emile et 14 élèves ; aller au train et retour en bateau, après avoir visité les belles grottes "la Merveilleuse", les cavernes de "Mont-Fat" et la tour de Mont-Fort, tout au plus intéressant.

Du 12 au 19 août s'est tenue à Namur, une exposition des Missions. — 17 Congrégations religieuses, entre autres celle des Pères Oblats de Marie Immaculée y prêtèrent leur concours, exposant leurs travaux et les curiosités des pays lointains, leur champ d'action. J'ai pu voir cette exposition, vraiment belle et intéressante et bienfaisante.

Retour

Mme et Mlle Jos. Vander Velpen sont revenues de Lourdes le 4 sept, très enchantées de leur voyage.

Nécrologie.

Mme Vve Eugène Lauwers, née Hoet est pieusement décédée à Wanst le 31 août 1923 à l'âge de 73 ans

Les Sœurs Missionnaires.

Il y a quelques mois je me permis de faire publier dans l'[illegible] quelques lignes à la louange de notre chère cousine S[r] M[e] Camille. Elle ne l'a reproché. Je m'y attendais! Pas de lui faire amende honorable? Nenni! [illegible] L. ne serait plus la feuille intime de la famille s'il ne nous était loisible d'y exprimer en toute simplicité les sentiments que des événements comme celui d'un départ d'une cousine religieuse pour le Basutoland, nous suggèrent. Loin de retracter quoique ce soit de ce que j'ai dit, je me permets de revenir sur le même sujet et de répéter que ce départ m'a ému profondément, d'autant plus profondément que j'en saisis mieux l'importance et la portée, et que je comprends davantage ce que sont ces vaillantes qui au côté de nos prêtres et frères travaillent en terre infidèle à la conquête du monde au Christ.

Vous qui aimez les missions, savez-vous que sans l'aide des Sœurs, l'œuvre du missionnaire serait tout à fait incomplète! Réfléchissez donc à ce que serait votre éducation chrétienne, si vous n'aviez eu que le prêtre, si votre maman ne s'en était pas occupée! Eh bien! la sœur-missionnaire fait office de maman pour les néophytes et les pauvres petites. Vous n'en avez jamais entendu parler.... Mais qui donc parle de ce que font les mamans? L'histoire se tait sur leurs occupations: ce sont de grandes et belles actions qui ont le droit d'arriver tous les jours! Réfléchissez à ce que votre maman a fait pour vous, et vous comprendrez la tâche de la sœur-missionnaire.

La sœur missionnaire est une maman qui prie pour ses enfants. Voyez a missionnaire qui chevauche allégrement, par un beau matin, vers le village à convertir: Confiance! mon brave, ça ira: les sœurs du Lazaret t'ont promis une neuvaine! Elle prient: l'une d'elles monte la garde dans la petite chapelle. Les protestants peuvent déverser en pays de missions, et leurs millions de banknotes, et leurs armées de prédicants, ils n'obtiendront pas ce que effectue le labeur silencieux de telle religieuse, qui dirige, alerte, un modeste atelier de couture en égrenant son chapelet!

La sœur missionnaire est une maman qui souffre pour ses enfants. Elle ne se plaint ni des chaleurs, ni des moustiques, ni du climat; elle compte pour rien et les fatigues et les dangers de chaque jour; elle sourit aux privations, aux contrariétés; tous ces sacrifices sont la monnaie dont elle paie gaiement à Dieu le salut et la christianisation des indigènes.

La sœur missionnaire est une maman qui éduque ses enfants. L'avenir d'une mission est assuré lorsque sont fondés des foyers chrétiens, c-à-d. après que la sœur missionnaire s'est devouée à créer et à cultiver, ces enfants de la brousse, l'esprit d'honnêteté, de travail et de piété; à former

une génération de mères chrét. nes qui poursuivront son œuvre. Il n'allez pas croire que le sauvage soit (comme nos neveux et nièces, cousins et cousines) un petit ange à instruire!

La sœur missionnaire est une maman qui élève et console ses enfants. L'aspect lugubre de nos cliniques pourrait donner une fausse idée de ce qui dans nos missions s'appelle un hôpital: impossible non plus de se représenter l'infection de certaines maladies sous ces climats tropicaux. Que de fois la tendresse et le dévouement de la sœur ne doivent-ils pas suppléer au confort et aux remèdes insuffisants! Si vous avez été malade, vous savez que le sourire maternel peut remplacer tout ce qui manque. Ils le savent bien, ces vieux païens qui, dans tel hospice de nos missions, consentent à se convertir pour mériter d'aller "là où ils retrouveront les bonnes sœurs". La sœur se fait l'esclave de ces pauvres parias que d'autres se garderaient bien de toucher.

La sœur missionnaire..... mais pourquoi insister! Assez, me semble-t-il, pour motiver mon émotion et mon admiration, quand conscient d'une part qu'il n'y a actuellement encore que 25.000 sœurs-missionnaires (25000 pour un milliard d'infidèles: cela fait une maman pour 40000 enfants), j'apprends d'autre part qu'une âme dévouée et généreuse comme notre Elise est allée se joindre à cette troupe d'élite, prête à réaliser ce que lui prêche l'amour du divin Maître, prête à devenir elle aussi une vraie maman pour les orphelins et orphelines du paganisme.

J. Th. S. J.

Du Basutoland

Roma, 12 juin

Il y a tant de nouveau autour de moi que ma plume ne se fait pas facilement à décrire tant de beautés physiques et morales.

Tout ce que je puis dire c'est qu'elles sont belles ces montagnes rudes mais escarpées qui changent de teintes suivant la marche du soleil et qui s'illuminent la nuit quand les indigènes mettent le feu aux herbes sèches; ils sont beaux les ravins profonds, découpés de mille façons, une eau claire fut abondante en cette saison, y forment mille jolies cascatelles; ils sont beaux les mimosas tout en fleurs, tous les arbres (autour de la mission seulement) qui se couvrent d'une tendre verdure, car nous sommes au printemps. C'est plus beau encore, mais d'un autre genre, le résultat du travail des missionnaires depuis 60 ans. Pour admirer cela il faut pouvoir voir les âmes de tant de chrétiens disséminés autour de la mission ou dans les lointaines montagnes.

Voulez-vous que je vous raconte notre premier essai à cheval. Ou plutôt le second car la première fois nous n'avons fait que monter à cheval. Je suis allée fustiger au bout d'un champ pendant que ma S.-M. de St André s'apprêtait de monter sur sa selle, puis quand la sœur qui devait nous amener voulait monter à son tour, son cheval s'est échappé

et il n'y a pas eu moyen de la rattraper ce soir-là. Le lendemain donc nous devions aller dans la montagne voir un malade. Les chevaux marchaient au pas pour escalader la montagne nous laissant ainsi tout le loisir pour admirer. Au sommet s'étendait un immense plateau et c'est là que nous trouvions Mathias en sa hutte isolée. Il faut savoir se baisser ici, d'abord pour entrer dans l'enclos en roseaux qui entoure l'habitation, puis pour entrer dans la hutte elle-même. C'est dans cette hutte basse et sombre que nous trouvons le moribond enveloppé de couvertures, étendu à terre. C'était un des chrétiens des plus fervents et des plus zélés; il le prouve encore à présent de la manière dont il accepte tant de souffrances, car ici la maladie est accompagnée des misères de la pauvreté et de l'absence de toute consolation et le souci de laisser une veuve et quatre petits orphelins. Avant de quitter nous faisons ensemble quelques prières en sesuto; les enfants qui jouaient dehors rentrent aussitôt pour joindre leur prière enfantine à la nôtre. Puis nous allons dire quelques paroles d'encouragement à la femme qui travaillait dans l'autre hutte plus grande, plus claire et plus ornée. Nous sommes remontées à cheval et le retour s'est fait sans incidents.

19 août. Le même courrier qui a porté mes cartes et lettres en a rapporté la bonne lettre de maman. Vous comprenez combien cette première missive de Belgique à Roma m'a fait plaisir. Joseph me fait vivre d'attente, je le remercie car quand vous lirez ces lignes, j'aurais lu les siennes. Kea leboha, Josefa. Ne vous étonnez pas que le sesutho se glisse dans la lettre. Quand je parle aux enfants je forge une langue d'anglais, français, flamand et sesutho. Hier je voulais dire une phrase: "she put litsie dedans". En voulez-vous le commentaire. Je surveille le déjeuner. Nos 70 pensionnaires sont assises tout le long de la véranda avec leur plat de porridge, espèce de bouillie de maïs, de plus chacune reçoit un peu de sel. Un des mets favoris des Basutos sont les sauterelles qu'elles font cuire à l'eau, Kléofa une jeune fille de 16 à 17 ans en avait une bonne portion. Avec tout le sérieux d'une femme de ménage elle enlève ailes et pattes et les met dans un plat puis avec une petite cuiller prend quelques gouttes d'eau et mêle le tout, puis quelques grains de sel et verse encore, puis encore quelques sauterelles (cuites naturellement) et la même opération recommence. Lorsque le mets délicieux est préparé, Kléofa et sa petite sœur Véronika prennent alternativement une cuillerée de porridge puis une

sauterelle. Personne de vous ne sait, n'a-t-elle le désir d'imiter cette coutume indigène ? Mais sans doute vous seriez plus embarrassé que nous pour vous procurer les sauterelles. Ici elles abondent, c'est un vrai fléau, car elles mangent jusqu'au dernier brin de blé.

La classe de travail manuel est des plus intéressantes. Les enfants font de tout : un jour " nies, grandes et petites filent le lin ou la laine avec une quenouille. Notre rouet de guerre se repose un tiennant, s'il pouvait arriver au Basutoland il serait bien vite remis en mouvement. Un autre jour toutes tricotent, elles font de vraies dentelles au tricot puis c'est le jour de coudre, une autre fois elles tressent la paille de maïs. Hier j'ai appris à une grande à broder le filet. Vraiment elles aiment la classe de travail et elles travaillent bien. Les jours où il n'y a pas classe nous allons voir des catéchumènes ou des malades. Hier j'ai été avec une autre sœur pour donner à une vieille aux cheveux blancs la croix de catéchumène. Je cite le parcours, nous avons nous même donné les noms aux lieux et ils désignent bien les choses. Partis par le nouveau des mimosas, nous avons traversé le ravin des saules et sommes arrivées au plateau de bélé. Mais, la rivière des cascades barre le chemin, mais par endroits on peut la traverser aisément, grâces aux grosses pierres (la première fois que j'ai passé cette rivière elle était grosse mais pas entièrement car le courant est très fort) Il y a une seconde rivière à traverser, la rivière des Rochers, elle est plus facile à traverser que la première, c'est la qui se trouve la table du dîner sur laquelle nous prenons un légère collation. J'oublie la montée de la colline escarpée, cependant je suis toute essoufflée en arrivant en haut. Puis encore une plaine nous sépare de la montagne de Mapotong. C'est là que nous trouvons la hutte de notre vieille. Elle est seule aujourd'hui avec toute une bande d'enfants et comme elle ne nous attendait pas, elle n'a pas fait toilette. Une peau de chèvre et un petit jupon constitue tout l'habillement de la pauvre femme. Elle était en train de faire sa poterie ; il n'y a ni poêle, ni cheminée, alors elle fait simplement le feu par terre. Une petite pierre basse sert tour à tour à la fois de porte, de fenêtre et de cheminée. Ici comme partout ailleurs l'ameublement est à sa plus simple expression. Il n'y a pas de chaises, nous nous asseyons sur une grosse pierre dont l'usage ordinaire est de moudre le blé ou le maïs. C'est là que se donne la première leçon de catéchisme. La sœur donne quelques explications du mystère de la croix avant de la passer au cou de la nouvelle catéchumène, puis elle lui parle des vérités fondamentales de notre religion. J'étais heureuse de comprendre assez pour suivre la leçon. Nous faisons ensemble la prière, Pater, Ave, Gloria en sesuthe, il faut enseigner aussi le signe de la Croix à la bonne vieille, mais à cet âge les membres ne sont plus flexibles. Cela ne va pas tout seul. Maintenant je recommande cette vieille à nos bonnes prières. C'est avec cette arme là qu'il faut lutter contre Satan.

J. M. Famille

L'Ami Fidèle

Feuille Mensuelle Octobre 1933
Publiée: chaussée de Nerm, 11 Rougemont 15me année n: 10

Du Basutoland

Roma 19 août.

Ce dimanche avant le catéchisme Père a reçu 6 catéchumènes. Habituellement le catéchumenat dure deux ans. Voici comment se fait cette cérémonie: les catéchumènes s'agenouillent à la table de communion pendant que tous les fidèles chantent un cantique de circonstance puis le Père leur adresse quelques exhortations, leur passe un chapelet autour du cou et les bénit pendant que le chant reprend. Après cette cérémonie il y en avait une d'un autre genre. Le Père a fait venir une chrétienne qui a commise je ne sais quelle faute (retour à des pratiques idolâtres ou autre faute publique) il lui adresse une bonne semonce en face de tout le monde et lui fait demander pardon à toute l'assemblée. La femme devra se mettre plusieurs dimanches au milieu de l'église.

Puis c'est le catéchisme. L'église est encore comble comme pour la grand' messe (elle ci dure de 10h½ à 12h½; les Basutos aiment les longues cérémonies) la cathédrale est grande et cependant bancs et allées sont pleines d'hommes, femmes, mères avec leurs enfants attachés à leur dos. Le Père interroge du haut de la chaire tantôt les hommes, tantôt les femmes et tous répondent bien simplement.

Etes-vous abonnés aux petites Annales? Si non, je vous engage à le faire. Les Annales vous donneront une foule de détails sur le Basutoland.

Roma, 2 septembre.

J'ai cueilli hier sur la montagne quelques fleurs. Je vous les envoie. La petite mauve ressemble beaucoup aux asters de chez nous, mais le feuillage est plus sec, et chose étrange, cette fleur qui pousse entre les rochers, dans un terrain le plus souvent sec, se fane dès qu'elle est cueillie, les pétales s'enroulent sur elles-même et tombent très facilement. Mais c'est délicieux de voir ces touffes mauves, composées de nombreuses petites étoiles, entre les pierres et les rochers. Les plaines

ici sont très petites ; pour vous en donner une idée : l'herbe est si haute qu'on pourrait sans peine s'y cacher en restant debout. Elle est toute sèche en ce moment ; on la brûle le soir ou bien on la coupe pour en couvrir les toits des huttes.
Autre chose qui prouve qu'on est dans la terre promise : ce matin je cherchais une soeur ; je la trouvai à l'ombre d'un chou ! C'est le printemps ici tout commence à pousser.
Le verger est magnifique avec les nombreux pêchers tout en fleurs, les orangers couverts d'oranges, malheureusement les champs de blé ne repoussent guère, le blé a été dévoré plusieurs fois jusqu'à la racine par les sauterelles.
Aya je regrette de ne pouvoir peindre d'après nature. Je pourrais vous envoyer des tableaux magnifiques. Un jour peut-être vous pourrez me voir distribuant le sel ou déçuiner des enfants. Mais la couleur locale manquera toujours sur reproduction et c'est le plus joli ici, pour le pays comme pour les personnes, sous le soleil ardent d'Afrique.
Le samedi les enfants n'ont pas classe. Les enfants, très propres, profitent de ce jour de congé pour faire leur lessive. Les nombreux pagnes et couvertures blanches en ont bien aussi leur toilette : elles se rasent la tête comme on se rase la barbe en Europe. Elles nettoyent leurs pieds à la pierre. Elles entassissent une bien ruineuse et frottent jusqu'à ce que la planté des pieds et les orteils soient à peu près blancs.
Nous profitons de ce jour pour visiter les gens. J'ai chaque fois le privilège d'accompagner une soeur ou l'autre dans sa tournée. C'est une vraie missionnaire, malgré ses jambes, usées, par Dieu sait combien de journées entières passées à grimper les montagnes, elle profite de chaque jour de congé pour aller à la recherche de quelque brebis. Tantôt c'est une vieille à cheveux blancs qu'elle veut amener dans la bergerie du Bon Pasteur ; tantôt c'est une brebis qui s'est éloigné du bon chemin qu'elle veut délivrer des ronces et des épines du péché, tantôt c'est une malade qu'elle va consoler et réconforter et préparer au grand voyage. Pour tous elle a une bonne parole, pour les malades une orange rafraîchissante, pour les enfants un bonbon. Elle n'oublie qu'elle-même mais ses jambes lui rappellent le tribut qu'elle doit payer pour faire le bien.

4 Septembre 1923

C'est grand jour de fête à Roma : le jubilé de 25 ans de sacerdoce du R.P. Temmerath, curé de la Paroisse.

Samedi, dimanche, lundi étaient jours de confession, lavage universel des âmes. Le matin communion générale de tous les chrétiens venus au vingt lieues à la ronde. C'était interminable, cela se fait avec un ordre et un recueillement vraiment impressionnable. A 10 h. ½ c'était la grand'messe. L'église, grande comme celle de N.D. à Virlemont était comble, pourtant les noirs savent s'entasser. Messe avec assistance pontificale, douze enfants de chœur en soutanelles rouges. Le chant, exécuté par les garçons et les filles des 2 collèges de Roma, aurait eu du succès dans les meilleures paroisses en Europe. Vraiment c'est une fête magnifique par les cérémonies de l'Eglise et la piété des fidèles.

Après le dîner c'est la fête des chants, adresses, etc. etc. C'est curieux à cause de cette foule multicolore, les chants sont bien exécutés et plusieurs chefs des districts voisins parlent bien, mais les auditeurs indigènes n'ont pas beaucoup de patience : ils aiment mieux se faire entendre que d'écouter.

3e Partie de la fête : c'est la distribution des vivres : pain et viande en quantité à cette foule nombreuse.

S. M. Camille

Du Congo.

Ladja 29-8-1923.

Nous sommes rentrés depuis avant-hier, après une route de 58 jours, et nous avons retrouvé la maison dans un état !.. Le petit boy" laissé comme gardien, n'avait pas nettoyé une seule fois, a laissé s'égarer (ou a volé) une chèvre, a volé un petit chat et ne s'est pas occupé de la nourriture de notre nombreuse famille de chats. Aussi nous l'avons congédié tout de suite et nous en avons déjà un autre.

J'ai rapporté de la route une petite mangouste, c'est un petit animal qui ressemble fort à la belette, le museau allongé, le corps long et mince et une longue queue. La fourrure est tachetée comme celle d'un léopard. C'est très gentil et très joli et cela me suit comme un petit chien. De plus cela fait très bon ménage avec les chats, joue avec le plus petit et .... tête à la maman chat !

Notre petite Hélène se porte on ne peut mieux, elle rit à tout le monde et surtout aux indigènes petits et grands qui viennent l'admirer quand, dans les

villages indigènes ; Véronique la première est 5e. Elle a même serré la doigt à un grand chef nègre chez qui nous logions. Il admirait surtout le hochet de la petite et s'en serait amusé autant qu'elle.

Sous peu j'écrirai plus longuement. Nous envoyons à toutes nos connaissances un bonjour affectueux.

Germ. Mouelle.

Histoire déjà connue

que je raconte particulièrement à Sr M. Camille pour la consol... au cas où, dans les montagnes du Basutoland, le cocher nègre ferait verser de nouveau la voiture par laquelle elle voyage.

× ×

Gais et contents quelques apiculteurs s'en allèrent un jour, en auto, rechercher leurs colonies d'abeilles mises à Lommel pendant la bonne saison ; mais arrivés un peu passé Bourg-Léopold la voiture s'enfonce dans le sable, le mouvement pour en sortir fut si malheureux que la voiture se renversa entièrement, les roues en l'air. Les occupants furent heureusement sortir d'en dessous ainsi que des tonnes sortant de leurs tonnières. Ils en furent quittes avec des égratignures, des blessures peu graves, figures ensanglantées, épaule démise, commotions cérébrales. Un seul, un Herlemontois a dû rester à l'hôpital de Bourg-Léopold. Il est bien remis à présent.

Les abeilles ont eu une prolongation de vacances. Mais à peine une dizaine de jours après, ces mêmes apiculteurs hongarois, sans peur, bravant périls et dangers ont osé risquer une seconde fois ce voyage en auto. Trop fort.

Pour les missions.

Le mois passé parut dans notre journal un élogieux article sur la sœur missionnaire.

Oui, on admire sincèrement ceux et celles qui se dévouent à nos pauvres frères païens. Mais que faisons nous, nous qui restons bien tranquillement à notre "home"?

Trop rarement déjà nous nous souvenons dans nos prières de ces apôtres de la foi. Et puis, même si notre bourse ne le permet pas, nous pouvons aider matériellement, tant soit peu, ces missions. Il est dans tous les pouvoirs d'apporter quelqu'aide. Collectionnons !... Collectionnons les timbres, les enveloppes, les vieux papiers, les vieilles plumes, les papiers d'argent, les livres devenus inutiles, les rentes, les bandes de cigares, les billets de tram, les cartes postales, les perles, les images mortuaires et autres etc, etc. Vendons nos vieilles loques et nippes aux marchands au profit des missions. Les bibelots dont notre maison est encombrée pourront être utiles ailleurs. N'en disons pas trop facilement : je tiens à ceci parce que je l'ai toujours vu à cette place, je tiens à cela parce que c'est un souvenir des jours passés, je tiens à cet objet parce que c'est un cadeau, je tiens à cet autre parce qu'il pourrait encore servir, je tiens à tous ces bibelots parce que mon esprit et mon cœur s'attachent à ces mille petits riens. En somme, toutes ces petites choses ne nous servent à rien, sinon qu'à y attacher notre cœur, ailleurs elles feront peut-être beaucoup de bien. Votre mérite sera d'autant plus grand et souvenons nous des paroles du Christ : Une goutte d'eau donnée en mon nom au moindre de mes frères ne restera pas sans récompense.

Votre âme s'élèvera plus haut qu'à l'attachement de ces fragiles objets.

L'ombre de Sainte Thérèse,

Mai n° 12 1928

L'Ami Fidèle

Feuille Mensuelle

Publiée : Chaussée de Meem 11, Vougarde

Une nuit passée dans une chaumière.

(suite)

Je m'incline un peu en arrière et tiens les brides de toutes mes forces. C'est une véritable caracole où nous sommes entrés; et si je ne me trompe, cet endroit s'appelle ainsi et nous sans raison. Pas à pas le cheval descend suivant les courbes étroites du chemin. On dirait qu'il a peur car de temps en temps il s'arrête, se retourne et me regarde comme pour me demander si nous continuons notre chemin dangereux. Pour toute réponse je lui donne chaque fois un coup de bride. Mon compagnon dont le cheval était plus vif et plus hardi, était déjà arrivé en bas de la montagne et m'y attendait. Je continue cependant à mon aise gardant mon sang froid. J'arrive à mon tour au fond de la baraque et tout content je respire un peu plus librement. (Merci) mon Dieu, de m'avoir préservé de tout malheur!

Devant nous s'étend une vaste plaine. Nous la traversons, marchant au pas. Sans les saccades de la cravache, nos chevaux se sentant sur terre ferme commencent à courir d'eux-mêmes. L'herbe élevée leur caresse les jambes, les broussailles leur fouettent les oreilles; ils ne s'en inquiètent guère. J'aperçois au loin une maison. C'est peut-être là le but de notre voyage, pensais-je. Je m'informe en peu de mots auprès de mon guide. "C'est une ancienne chapelle des Jésuites", me répondit-il sans plus d'explications.

Il y a environ 200 ans les Jésuites résidaient alors probablement à São Paulo ou à Itú, en parcouraient les contrées avoisinantes et rassemblaient, dans les endroits les plus peuplés, les habitants qui étaient pour la plupart des esclaves. Ils y construisaient de petites chapelles pour y célébrer de temps en temps la Sainte Messe et instruire le peuple ignorant dans les principales vérités de la foi. Et défaut de ressources suffisantes ils ont dû abandonner leurs chapelles et se sont concentrés à São Paulo et à Itú uniquement pour s'adonner à l'enseignement de la jeunesse. Quelques-unes de ces chapelles faute d'entretien, sont tombées en ruines; dans celles qui existent encore le peuple se rassemble tous les jours

[illegible] nous le sont pas en commun le chapelet [illegible] autre frère. Il ne faut pas croire [illegible] ce sont de belles petites chapelles comme on en trouve dans les champs de certains villages basques. Non, elles sont bien un peu plus grandes, leur dimension est peut être de 2 m. de long sur 1½ m. de larg et 2 m. de haut; les murs n'en sont pas même blanchis à la chaux et pour tout ornement on n'y voit qu'une croix très vulgaire; un toit de chaume fabriqué par le premier venu les couvre médiocrement. Les pauvres de parties des sont exposées à la pluie et au vent et tout le monde peut y entrer même les chevaux, les vaches, les bœufs sans parler des fauves.

Environ 100 m. de la chapelle serpente le Jundiuvira, un ruisseau de la largeur de la Motte de Villars ou de la Jette de Bourgarde. A certains endroits il est très profond. Il emprunte son nom au terrain qu'il parcourt. Nous nous voyons obligés de le passer. Excitant nos chevaux qui hésitent un peu de braver le danger nous arrivons sains et saufs à l'autre rive. C'est ici en recueillant les bords de ma soutane pour ne pas me mouiller, que j'ai laissé tomber à l'eau la belle crosse au manche d'argent que Mr. le Prieur m'avait prêtée. M'en étant aperçu trop tard je ne l'ai plus retrouvée. Depuis ce jour je n'emploie plus qu'une simple baguette que je coupe au jardin avant de partir. A la sortie de l'eau nos chevaux se secouent pour se sécher, car ils y étaient entrés à un certain endroit jusqu'au ventre. Mon cheval dont la longue queue avait traîné dans l'eau m'arrose la figure et la soutane. Heureusement que le soleil est [illegible]

Bientôt nous entrons dans un petit sentier tracé dans [illegible] mais assez raide. Nous avons de la peine à retenir nos chevaux qui, effrayés par le bruit de l'eau, veulent s'y rafraîchir. Après de bien des détours nous parvenons à la montagne dite Jundiuvira, une chaîne de montagnes élevées dont nous n'en devons monter qu'une seule. Il est 7 h. 10 à ma montre, il commence déjà à faire obscur. Heureusement que nous voyons encore assez pour distinguer le chemin qui monte de plus en plus. Déjà fatigué du chemin mon cheval avance lentement; de temps en temps il s'arrête. Le petit sentier qui monte suit les limites extrêmes de la montagne. Bien sûr et à mesure que nous [illegible] le gouffre à notre gauche devient plus profond. Pour celui qui a la tête faible il serait bien dangereux de s'aventurer sur ce sentier. Le plus prudent est de regarder devant soi et de bien tenir la bride du cheval car des pierres assez grosses ressortant du sol en rendent le passage difficile. Avec beaucoup de peine nous arrivons enfin au sommet de la montagne. Nous la descendons en continuant par le même sentier et arrivons tout contents à la maison du malade. Entièrement raide et un peu disloqué, j'ai de la peine à lever la jambe droite pour descendre du cheval. Un voyage de 2½ h. par des chemins mauvais et dangereux est un peu long; aussi j'en avais mal aux cuisses. Heureusement que je ne doive plus retourner aujourd'hui au Séminaire, cela me serait d'ailleurs impossible.

(A suivre) bb. Th.

Un blé qui germe à la Toussaint

VIII

L'été de Ste Thérèse continue à regagner l'automne, et les nuages gros de giboulées et de rafales ne viennent toujours pas. Les cultivateurs en sont bien aise. Aussi à la "Saint-Remi" le travail bat son plein.

Ce sont les lourds tombereaux traînés par les bœufs qui charrient les betteraves vers la sucrerie de Beaurieux. Les bœufs sans se hâter, de leur marche toujours égale et jamais fatiguée refont cent fois le trajet, transportant la richesse qu'a recelée le sol toujours fécond.

C'est la charrue qui en labourant la plaine retourne la terre en sillons gras. Et des mottes luisantes, réchauffées par le soleil, échappe la buée grise. Et quand la herse aura fini, mercelé ces grosses traînées, pareilles à des vagues, le laboureur y confiera le grain de blé pour qu'il y meure et produise la vie.

C'est la semeuse qui trotte et par ses tuyaux déferle la graine précieuse en longs chapelets sur la nappe brune.

C'est tout le va et vient des machines, des chariots, des chevaux et des bœufs. Ce sont les cris, les rires, les longs "a-i-au" — "a-i-dja" des bouviers qui excitent leurs bêtes car demain c'est le repos du dimanche.

Tout cela met une vie dans l'air, comme si la campagne voulait sous la bienfaisante douceur de ce dernier été manifester la joie de vivre, avant que ne s'ouvre la porte des froids d'hiver qui entraînent la mort de la plaine.

Tous, le matin, en rentrant le soir les bêtaux à l'étable, fument chacun son fouet plus que de raison.

Un moment où son troupeau s'égayait dans la cour et qu'il mettait en activité toute son agilité pour empêcher une débandade, il trébucha et fit une chute malheureuse, comme un ressort il se releva, regarda autour de lui pour se rassurer si personne n'avait été témoin de sa maladresse. Grand fut son dépit de voir au coin du hangar Irma, qui, se tordant de rire, se moquait de sa mésaventure. Le pauvre vacher avait glissé dans la bouse et sa frimousse avait pris un masque grotesque vert-noir.

"C'est pour te présenter demain à la messe!" ricana Irma. "Kelly y sera pour te voir; elle sera enchantée!"

Depuis que le vacher s'était permis l'espièglerie qui avait provoqué les rires des domestiques au lendemain du départ de Kelly, Irma ne lui faisait grâce et ne manquait aucune occasion pour prendre sa revanche.

Le voilà donc en vilaine posture le soir, au coin du feu, il serait la risée de tout le monde et demain, dimanche, Kelly serait mise au courant.

Le lendemain, le fermier et tout son personnel, Lévin avec sa famille allèrent à la messe. On savait que Kelly y serait avec les comtesses.

Lévin y alla, non pas par piété, car depuis quelque temps il perdit le goût de la prière, mais il voulut voir sa Kelly, sa favorite.

[illegible] et il
[illegible] en pensant
[illegible] Sa mère [illegible]
[illegible] dormait encore la
[illegible] accompagna [illegible] pour compléter
[illegible] son enfant restait bien son enfant
[illegible] Elly, [illegible] simplicité. Elle était
[illegible] par. Elle savait que sa fille
[illegible] le cœur le plus sensible, très tendre
[illegible] à tous les petits riens donnait
[illegible] quelque douceur [illegible] ses rêveries.
[illegible] sa mère lui avait souvent dit: "Ne fie-
toi, fille, les gars, c'est sauvage."
Sa mère savait aussi que son cœur
tendre comme la cire molle s'adapterait
et s'attacherait à son entourage; depuis
son départ elle s'était dit: Elly est plus
délicate qu'une simple fermière, elle préfère
la vie du château, j'ai peur pour elle."
Les gars, qui tous aimaient Elly et qui
[illegible] se vantaient quand elle daignait
[illegible] sourire, voulurent revoir [illegible] petite
scène. Durant la messe ils pechèrent
maintes fois par distraction.. A 6h.
(à suivre)

Lettre du Congo.

Léopoldville 11 juin 22

... Nous venons de rentrer d'une très belle promenade. Nous sommes partis à 2 1/4 h. avec M. Darcejin, agent sanitaire français, pour voir les Stanley-falls, rapides du Congo, en aval de Léopoldville. Il y a d'ici 4 ou 5 Km. En sortant de la ville proprement dite, nous avons traversé le camp des soldats et M. D. qui connait la langue Bengala, ayant demandé à un groupe de soldats la route pour aller aux rapides, deux d'entr'eux se sont détachés et nous ont accompagné jusqu'à un village nègre. Là, nous avons eu toute une bande pour nous conduire à peu près 10 à plusieurs Km. de distance, on peut entendre le bruit des chutes. Arrivés au bord du fleuve nous pouvons admirer le spectacle magnifique de cette énorme masse d'eau qui, à plusieurs endroits différents, tombe et rejaillit en fine écume. A cet endroit et en ce moment le courant forme une espèce de petit lac dans lequel il y a des crocodiles, nous dirent les indigènes. Nous l'avons traversé dans une pirogue, pour aller à un banc de sable, couvert d'énormes pierres. En le traversant à pied sec, enfonçant dans le sable, nous à chaque pas produisant un bruit rappelant les aboiements d'un chien, en escaladant les quartiers de roches roulés par le courant, nous avons pu approcher plus près des chutes et voir mieux de cette vue grandiose. Au milieu de l'endroit où nous nous trouvions, à peu près au milieu du fleuve se trouve une île où la végétation est superbe et où personne ne peut aller, car il y a des chutes de chaque côté, devant et derrière; après avoir pris deux photos des chutes nous avons retraversé le banc de sable, qui à la saison des pluies est entièrement recouvert d'eau, et inaccessible, les quartiers de roche causant des rapides, nous avons repris la pirogue, dans laquelle il fallait en cette circonstance, se tenir accroupis, les sièges manquant et la position debout n'étant pas très stable. Nous sommes repassés par le village nègre, où nous avons laissé notre suite, après leur avoir donné quelques cigarettes. A cette saison ils font du feu et s'accroupissent autour, certain d'entr'eux roulés dans une couverture, car il fait froid pour eux. Il est vrai que la journée était particulièrement bonne et sensiblement pareille à une bonne journée d'été en Belgique. Nous avons retraversé aussi le camp des soldats. Ils y ont leurs cases, où ils logent avec leur ou leurs femmes, et, comme c'était dimanche ils dansaient au son du tam-tam. Nous les avons regardés un peu, puis nous avons continué notre route. Vers 6 1/4 h. nous étions rentrés, bien fatigués, mais très contents de l'emploi de notre après-midi.

J. R.